

GUDULE



LA PETITE FILLE
AUX ARAIGNÉES



GUDULE

LA PETITE FILLE
AUX ARAIGNÉES

L'Ombre de Bragelonne

SOMMAIRE

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Sommaire](#)

[Chapitre Premier](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Du même auteur](#)

[Page de Copyright](#)

[Le Club](#)

Il m'embête, à la fin, monsieur Quiquequoi ! Toujours à poser des questions, et pourquoi ceci, et comment cela, et où, et quand, et de quelle manière... À croire qu'il a appris par cœur toutes les locutions interrogatives du livre de grammaire !

« Quiquequoi », ce n'est pas son vrai nom, bien sûr. C'est juste comme ça que je l'appelle, dans ma tête. Son vrai nom, Jean Coulon, est écrit sur la carte de visite qu'il m'a donnée, un jour, en me disant :

— N'hésite pas à me téléphoner si tu as besoin de moi, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit !

J'ai fait semblant d'être d'accord pour qu'il me fiche la paix, mais, dès qu'il a eu le dos tourné, j'ai jeté sa carte à la poubelle.

— Que dirais-tu d'une petite promenade, Miquette ? me propose-t-il à tout bout de champ, en m'entraînant dans le parc.

Et il a son espèce de sourire que je déteste : on lui voit les dents comme s'il allait mordre.

Titus, mon chien d'avant, faisait la même tête quand il apercevait le facteur, et un jour il lui a bouffé le fond de son pantalon. Cette fois-là, maman l'a enfermé dans la cave (Titus, pas le facteur) et je suis allée dormir avec lui sur le tas de charbon, pour le consoler. Je ne vous dis pas l'état de mon pyjama, après !

Pourquoi il veut toujours qu'on se promène tous les deux, monsieur Quiquequoi ? Je suis sûre qu'il a une idée derrière la tête !

Si encore il me laissait attraper les mouches, bon, ça servirait à quelque chose, ces promenades. Mais il veut qu'on cause !

— Et tes araignées ? commence-t-il toujours par demander.

Non mais, de quoi je me mêle ?

Mon élevage d'araignées intrigue tout le monde. Au début, ça n'a pas été facile. À la maison, aucun problème : la cave en était pleine, il suffisait de les attraper pour les mettre dans ma boîte à trous. Mais ici, il fait bien trop propre. Les murs laqués blancs n'accrochent pas les toiles, et le ménage est fait tous les jours. La cave, on n'a pas le droit d'y aller, et le grenier non plus. Heureusement qu'il y a le jardin !

Les araignées sauvages sont bien plus difficiles à capturer que les araignées domestiques. Elles se cachent dans la verdure, et tintin pour les récupérer. Les coccinelles, OK, elles ne se méfient pas. Les vers de terre non plus. Mais les araignées...

Les premiers temps, je croyais que je n'y arriverais jamais. Mais je me suis obstinée. Et un mercredi après-midi, pendant la récré, crac, j'ai chopé Pattes-Velues. Elle faisait la sieste au beau milieu de sa toile, en plein soleil. Je n'ai eu qu'à mettre la main dessus, elle n'a même pas résisté. Je ne me doutais pas que ce serait aussi simple.

Faut dire, Gogol m'a filé un coup de main.

Gogol, c'est mon meilleur ami. Il est mongolien. (Ici, on dit « trisomique ».) Il a une drôle de bouille et il rigole tout le temps. Des fois, il bave, mais mademoiselle Solange lui a appris à se servir

de Kleenex, pour s'éponger.

Et c'est grâce à la boîte de Kleenex de Gogol, justement, qu'on a pu ramener Pattes-Velues sans l'abîmer jusqu'au dortoir.

Avant, mademoiselle Solange donnait des pochettes de dix mouchoirs à Gogol. L'ennui, c'est qu'il les terminait tout de suite : ça l'amusait de cracher dedans. Il buvait de l'eau pour se fabriquer de la salive, puis tfou ! il la recrachait. Il buvait, il crachait. Il buvait, il crachait. Toute la journée, il arrêtait pas de boire et de cracher. Maintenant, il a droit à des boîtes de cent.

La fois de Pattes-Velues, il a sorti tous les mouchoirs, les a fourrés dans ses poches et m'a filé sa boîte vide. Ça, c'est un geste de vrai copain. Depuis, on ne se quitte plus.

Après Pattes-Velues, j'ai attrapé Berthe, puis Marilyn Monroe. Celle-là, c'est Gogol qui a trouvé son nom. Il dit « A-y-in O-o » mais j'arrive à le comprendre, malgré son accent. D'ailleurs, c'est pas compliqué : il n'a que ce mot-là à la bouche. À cause de la photo : une page déchirée dans un magazine, qui représente une scène de *Bus stop*. Mademoiselle Solange l'a punaisée au-dessus de son lit, à Gogol. Il lui donne tout le temps des bisous (à la photo, pas à mademoiselle Solange), et reste des heures à la regarder, sans bouger. Je crois bien qu'il en est amoureux.

Pendant un certain temps, mon élevage est resté notre secret, à nous deux. J'avais planqué la boîte sous mon lit, et tout se passait très bien. Mais un jour, la femme de ménage l'a trouvée. Elle l'a ouverte et, quand elle a vu ce qu'il y avait dedans, elle a hurlé. Pattes-Velues en a profité pour se sauver, et la femme de ménage l'a poursuivie avec son balai.

Heureusement que Gogol est intervenu ! Il s'est mis à pousser des rugissements, comme chaque fois qu'il est en colère. Il a même essayé de frapper la femme de ménage. Ça a alerté mademoiselle Solange. Elle a grondé Gogol et elle a confisqué la boîte en faisant des grimaces. Puis elle est allée téléphoner à Quiquequoi.

Gogol et moi, on a fait un raffut de tous les diables pour récupérer notre boîte. Lui il braillait, moi je chialais, et finalement Quiquequoi est arrivé. Il a dit que mon élevage, c'était « thérapeutique », et j'ai eu le droit de continuer. Il m'a même offert un aquarium. Comme ça, je peux voir mes araignées par transparence (même Pattes-Velues, que j'ai réussi à retrouver). En plus, il y a une petite mangeoire pour mettre les mouches, et un couvercle étanche.

Maintenant, l'aquarium est posé sur mon étagère et la femme de ménage ne nettoie plus ma chambre. Mais je m'en fiche, la poussière ne me dérange pas.

— Parle-moi de ta maman, me demande toujours Quiquequoi.

Moi, bien sûr, je ne réponds pas. Je ne réponds jamais. Mes histoires de famille ne le regardent pas.

Ici, ils prétendent que je suis « aphasique ». Ça veut dire « muette », en langage de docteurs. Quels idiots ! J'ai jamais été muette, moi ! Du temps de maman, je parlais comme vous et moi. Même qu'à l'école, la maîtresse me trouvait trop bavarde. Et je chantais aussi. C'est seulement *après* que j'ai décidé de me taire.

Après.

Quand il n'y a plus eu personne pour m'écouter vraiment. Ni maman, ni Titus, ni même Tu-Ahn ou tante Madeleine. Personne.

Juste mademoiselle Solange. Juste la femme de ménage, cette tueuse. Juste Gogol – mais avec lui, on se comprend sans paroles. Juste Quiquequoi et ses questions.

— Parle-moi de ta maman !

Clic-clac, je ferme tout : mon nez, ma bouche, mes oreilles. Il fait noir dans ma tête. Et les souvenirs se mettent à défiler, comme un film sur un écran.

L'actrice principale, c'est toujours maman. Elle était si belle ! Enfin, jusqu'à l'année dernière. Jusqu'à ce que ça se gâte.

Elle avait des cheveux de gitane, noirs et bouclés, qui lui dégringolaient dans le dos. Quand elle passait la brosse dedans, les boucles se changeaient en nuages. Après, elle mettait du rouge à lèvres, et sa bouche devenait trois fois plus grande. J'en profitais toujours pour lui réclamer des bisous. J'adore quand on m'imprime des bisous sur les joues !

Elle ne criait jamais, sauf quand Titus mordait le facteur ou qu'elle téléphonait à papa pour réclamer la pension alimentaire. Elle préparait du clafoutis aux cerises et elle jouait du piano. Le soir, dans mon lit, elle me racontait des histoires. Je m'endormais toujours avant la fin, et je continuais l'histoire en rêve. C'était très agréable, surtout les contes de fées et les aventures de pirates. En ce temps-là, je ne faisais pas encore de cauchemars.

Pendant qu'elle était au travail, je restais seule avec Titus. J'en profitais pour goûter, en mettant le maximum de confiture sur le pain. Puis je faisais mes devoirs, avec la musique à fond.

Ce qu'il y a de bien, quand on habite une maison isolée, c'est qu'on peut chanter, danser, courir, sauter sans embêter personne. Pas comme dans un appartement où le moindre bruit dérange les voisins. D'ailleurs maman le disait souvent à papa, au téléphone : « Dans ce trou perdu, s'il m'arrivait quelque chose, j'aurais beau crier, personne ne viendrait à mon secours. » Papa lui conseillait de déménager, mais elle répondait : « Pour aller où ? Dans un autre trou perdu ? Avec ce que tu me donnes, je n'ai pas les moyens de payer un loyer en ville ! »

J'ai toujours trouvé qu'elle exagérait. Qui risquait de nous attaquer ? Des voleurs ? Des assassins ? Même des vampires ou des morts-vivants ? Pffttt ! Aucun problème de ce côté-là : on avait Titus pour nous protéger. C'était le plus fameux gardien de la région, vous pouvez demander au facteur. Entre ses crocs, les bandits n'auraient pas fait long feu !

Moi, je crois que maman disait ça à papa pour lui donner des remords. Elle voulait qu'il se tracasse pour nous, et regrette de nous avoir abandonnées.

— Tu l'aimais bien, ta maman, hein ? insiste Quiquequoi.

Je ne réponds pas, je regarde le film. Et dans mon cinéma, personne n'y entrera. Surtout pas lui !

En dehors de Gogol et de mes araignées, il y a quelqu'un qui compte plus que tout, pour moi : ma Barbie. C'est la seule chose qu'on m'ait laissée, quand je suis venue ici. On m'a donné de nouveaux vêtements, de nouveaux jouets, on m'a coiffée autrement. Ils voulaient que je sois toute neuve. Mais j'ai eu le droit de garder ma poupée.

On ne se quitte jamais, Barbie et moi. Et je ne la prête à personne.

Un jour, Quiquequoi m'a demandé :

— C'est ta fille, n'est-ce pas ?

Et comme je faisais semblant de ne pas être là, il a ajouté d'un air futé :

— Tu ne trouves pas qu'elle ressemble à ta maman ?

N'importe quoi ! Maman était brune et Barbie est blonde. Maman était intelligente et Barbie a l'air d'une idiote.

J'ai lancé un regard noir à Quiquequoi, et j'ai fourré ma poupée sous mon pull, pour qu'il ne la voie plus. Il a eu son sourire plein de dents :

— C'est parce qu'elle ressemble à ta maman que tu la protèges comme ça ?

Il semblait si content de sa trouvaille qu'il l'a notée sur un petit carnet.

Quel crétin ! Si je ne quitte jamais ma Barbie, ce n'est pas parce que je l'aime mais à cause de ce qu'il y a dedans. Si on me prenait ça, ce serait vraiment la fin des fins !

Même Gogol ne sait pas ce qu'il y a dans ma Barbie. Ce secret-là, je ne le confierai jamais à personne.

Je l'ai reçue au Noël de l'an dernier. Un cadeau de tante Madeleine. Quand je l'ai déballée, maman a fait la grimace : elle détestait ce genre de jouet « débile ».

— Enfin, si ça te plaît..., a-t-elle soupiré.

Si ça me plaisait ? J'étais folle de joie !

J'ai embrassé tante Madeleine, pour la remercier. À cette époque-là, je l'embrassais encore.

Il y avait un second paquet, pour moi, sur le sapin. Un super-livre, très gros, très lourd, plein d'illustrations rigolotes : *L'Almanach des sorcières*.

— Wahou !

Je me suis jetée au cou de maman. On s'est serrées très longtemps l'une contre l'autre. Après, elle est allée chercher la dinde et on s'est mises à table.

J'ai mangé avec mon bouquin sur mes genoux et ma Barbie à côté de mon assiette. Tante Madeleine grignotait, à cause de son dentier. Je dis « tante », mais en fait, c'est ma grand-tante, la sœur de mon papi. Comme maman l'a toujours appelée « tante Madeleine », je fais pareil.

On a bu du champagne ; je n'ai pas terminé mon verre. À part les bulles, je trouve ça nul. Titus rongait les os par terre, sur le tapis.

Puis on s'est installées toutes les trois au salon, et je me suis plongée dans mon *Almanach des sorcières*, tout en ouvrant grandes mes oreilles : j'aime bien écouter les conversations des grandes personnes, surtout quand elles me croient occupée à autre chose.

C'est ce soir-là que, pour la première fois, j'ai entendu le nom de Tu-Ahn.

Elles étaient assises devant la cheminée. Maman portait ses boucles d'oreilles en forme de petits chevaux, et chaque fois qu'elle bougeait, les petits chevaux dansaient. Tante Madeleine s'était rafistolée autant qu'elle pouvait. Elle avait au moins quatre-vingts ans, en ce temps-là. Tout le monde disait qu'elle était bien conservée, mais n'empêche, une vieille figure, même maquillée, reste toujours moche.

— Tu es en beauté, lui a dit maman.

Tante Madeleine a eu un rire de poule qui pond, et a répondu mystérieusement :

— Dans certaines circonstances, la nature a des complaisances...

Le mieux, dans l'*Almanach des sorcières*, ce sont les recettes. De vraies recettes magiques. Par exemple, après les aventures de l'ogre changé en crapaud, ils expliquent comment s'y prendre pour transformer les gens en tout ce qu'on veut. Après l'histoire du prince amoureux de la bergère, il y a la préparation du philtre d'amour. Et ils disent quoi faire si on croise un vampire dans la rue, si on est attaqué par un loup-garou, si un extraterrestre vous prend en otage ou si on trouve un fantôme sous son lit. Drôlement utile, tout ça ! On ne sait jamais ce qui peut arriver, dans la vie !

— Alors ? Cet acupuncteur ? a chuchoté maman.

Tante Madeleine souriait si fort que je me suis demandé jusqu'où allaient monter ses lèvres. Peut-être allaient-elles faire le tour de sa tête ?

— La quarantaine, des yeux à damner une sainte, un petit corps mince, gracile... Et ce teint d'ivoire..., a-t-elle répondu, toute rêveuse.

Elle a passé sa langue sur sa bouche, comme Titus devant sa pâtée.

— Quelle santé ! a admiré maman.

Les paupières de tante Madeleine se sont mises à papillonner. Ses cils ressemblaient à des pattes d'insectes. S'ils s'étaient détachés pour courir sur ses joues, ça ne m'aurait pas surprise du tout.

— Tu l'entendrais parler, de sa petite voix nasillarde ! Il a un si bizarre accent : il dit *Mmadelen*...

Elle s'est mise à rire en répétant « *Mmadelen, Mmadelen* » sur tous les tons.

Maman a froncé les sourcils. Elle ne supportait pas qu'on se moque des gens, surtout des étrangers. Le type qui imite les Blacks à la télé, elle le traitait de raciste. Et quand le boucher du village s'est mis à singer les Arabes, elle a cessé d'acheter la viande chez lui. On a fait nos courses au supermarché.

J'ai cru qu'elle allait engueuler tante Madeleine, mais elle s'est contentée de lâcher, du bout des lèvres :

— Arrête, ça t'enlaidit, quand tu fais des grimaces !

Tante Madeleine a aussitôt repris sa tête normale.

— Il t'a embrassée ? lui a demandé maman pour se faire pardonner.

Ce fard qu'elle a piqué !

— Voyons, Maud... À mon âge !

L'âge de tante Madeleine, c'était son sujet de conversation préféré. Elle adorait se plaindre. Chaque fois qu'elle nous voyait, maman et moi, on avait droit à toute la liste de ses misères, en commençant par la pire (mais ça changeait chaque fois). Je les connaissais par cœur, à force : le lumbago, l'arthrose, les rhumatismes, et les intestins, et le foie, et la tête, alouette...

J'ai replongé dans mon bouquin et je suis tombée sur un truc marrant : *Comment rajeunir sa*

grand-mère. Il y avait la liste des ingrédients pour préparer la potion. Je me suis demandé si ça marchait aussi sur les tatas, après tout ce sont des vieilles comme les autres. J'ai failli lui montrer, à tante Madeleine, mais elle parlait de nouveau de l'acupuncteur.

— Plaisanterie à part, je suis sûre que je ne le laisse pas indifférent. Quand je me suis déshabillée, j'ai senti qu'il me regardait comme une femme, pas comme une ancêtre.

Maman a applaudi, mais juste par gentillesse, pour faire semblant de s'intéresser. En réalité, elle s'en fichait. C'est elle-même qui me l'a dit, plus tard.

— J'avais mis mes dessous en soie : ça impressionne toujours les hommes ! Et j'avais gardé mon collier de perles. Il a voulu me l'enlever pour me mettre les aiguilles, mais j'ai refusé, par pudeur. Il n'a pas insisté.

Imaginer tante Madeleine en petite tenue m'a donné froid dans le dos.

— Oh, la dragueuse ! a gloussé maman.

Elle, ça n'avait pas l'air de la gêner.

Le problème, avec les recettes magiques, c'est de trouver les produits. Rajeunir les grands-mères était un vrai casse-tête, en fait. Je me suis posé sincèrement la question : est-ce que j'avais envie de me donner tout ce mal pour aider tante Madeleine ? Malgré la Barbie, la réponse a été non.

À la page suivante, on montrait comment réduire ses copains à la taille de jouets. Je me suis dit que Ludo, mon voisin de classe qui n'arrêtait pas de me tirer les cheveux, serait super, en mari de Barbie.

— Maman, ça s'achète où, la poudre de perlimpinpin ?

Quand Tu-Ahn est venu à la maison, j'ai été très impressionnée. C'était la première fois que je rencontrais un vrai Chinois.

— Pas un Chinois, a dit maman, un Vietnamien.

— C'est pareil !

— Pas du tout. Les Asiatiques ont tous le teint pâle et les yeux bridés, mais leurs pays d'origine sont parfois distants de milliers de kilomètres, et ils n'ont pas la même culture. C'est comme si tu confondais un Allemand et un Italien.

Moi, ce qui m'étonnait chez Tu-Ahn, ce n'était pas la couleur de sa peau – mon copain Sun Kwan a la même – mais son allure. Il était habillé tout en blanc, avec une longue natte qui lui pendait jusqu'au milieu du dos et une petite barbiche sous sa lèvre inférieure. À part ça, il parlait français comme vous et moi, et son fameux accent dont Madeleine se moquait, on l'entendait à peine.

Il était très gentil.

Je n'avais jamais vu ma tante dans un tel état. Elle n'arrêtait pas de remuer, de rire, et de tripoter Tu-Ahn comme un petit garçon ou un chienchien : elle lui caressait le nez du bout de son doigt, lui passait la main dans le cou, lui prenait le bras pour un oui pour un non. Et quand elle lui parlait, on aurait dit une petite fille maniérée.

Lui, ça n'avait pas l'air de le déranger. Mais avec les Chinois – pardon, les Vietnamiens –, on ne peut pas savoir : ils sourient même quand ils sont tristes.

Maman s'occupait du dîner. Elle allait et venait sans arrêt, très affairée, apportait les biscuits apéritifs, servait les verres, retournait à la cuisine, ramenait un plat... Tante Madeleine a fini par lui dire :

— Assieds-toi un peu, Maud, tu me donnes le vertige. Tu-Ahn est venu pour faire ta connaissance et vous n'avez pas encore échangé trois mots : tu ne tiens pas une seconde en place.

— Je joue mon rôle de maîtresse de maison, s'est défendue maman.

— Changement de rôles : à partir de maintenant, Miquette te remplace, hein Miquette ?

J'ai levé la tête de mon *Almanach des sorcières*. Je devais avoir une drôle d'expression parce que maman s'est marrée :

— Il n'y a plus grand-chose à faire, ma chérie, rassure-toi. Juste surveiller le gratin dans le four. Tu veux bien t'en charger ?

Est-ce que j'avais le choix ? J'ai répondu oui et je suis partie en traînant les pieds, pour bien montrer que ça m'embêtait. Mais avant de sortir de la pièce, j'ai eu le temps d'entendre tante Madeleine qui disait :

— Savez-vous, Tu-Ahn, que Maud est mon alter ego ?

Qu'est-ce qu'elle me tapait sur les nerfs, avec son refrain ! À tout bout de champ, elle répétait : « Maud est mon alter ego, Maud est mon alter ego. » Une vraie manie ! Un jour, maman m'a expliqué ce que ça signifiait. Tante Madeleine prétendait qu'elles se ressemblaient comme des sœurs jumelles, malgré le demi-siècle qui les séparait. C'est fou à quel point les vieilles sont vantardes, quelquefois !

Il paraît que, dans sa jeunesse, tante Madeleine était très belle. Au début, je ne le croyais pas.

Qu'on change à ce point-là, je trouvais ça impossible. Mais maman m'a montré des photos, et j'ai bien dû admettre que bon, elle était pas mal. Question ressemblance, par contre... !

Primo, tante Madeleine était blonde. Des cheveux coupés très court et frisés sur le devant : une coiffure ridicule ! Deuzio, elle avait une bouche en cul-de-poule. Rien à voir avec les lèvres-à-baisers de maman. Troizio, quand on affirme que quelqu'un vous ressemble, il faudrait d'abord se regarder dans une glace, non ?

Le gratin a brûlé. Au lieu de m'en occuper, j'écoutais à la porte. Maman m'a passé un de ces savons !

Pendant qu'elle réparait les dégâts, j'ai jeté un coup d'œil dans le salon. Tante Madeleine profitait de son absence pour se coller contre Tu-Ahn. Il n'avait pas l'air d'apprécier. Quand elle a voulu poser sa tête sur son épaule, il s'est écarté. Elle était toute penaude. J'ai même cru qu'elle allait pleurer.

Ce jour-là, elle n'a rien mangé. Le chou-fleur cramé, elle ne doit pas aimer.

Quand il fait beau, avec Gogol, on s'installe dans le jardin pour écouter de la musique. Quiquequoi m'a donné un magnéto et des cassettes. Juste des mélodies, sans paroles dedans. Rien que du piano.

Comment a-t-il deviné que c'était ce que je préférais ? À cause du piano à la maison, peut-être ?

Les notes montent et descendent, et moi je pense à maman.

J'adorais regarder ses doigts sur le clavier. Ils couraient si vite qu'on avait à peine le temps de les voir. Et la pièce se remplissait de bonheur.

Parfois, elle chantait. Toujours la même chanson, une de son enfance. « *Je l'aime à mourir, je l'aime à mourir, je l'aime à mourir...* » En général, c'était à ce moment-là que le téléphone sonnait.

— Ça, c'est Madeleine ! disait maman en regardant sa montre.

Tous les soirs, à huit heures pile, on y avait droit. Je protestais :

— Oh non ! Quelle barbe, alors, celle-là ! Elle ne peut pas nous fiche un peu la paix ?

— Ne sois pas égoïste, Miquette, répondait maman en décrochant. Quand tu auras son âge, tu seras bien contente de trouver des gens pour t'écouter !

Chaque fois, il y en avait pour une heure, au moins. Et de quoi parlaient-elles ? De Tu-Ahn. Toujours de Tu-Ahn. Comme s'il n'y avait pas d'autre sujet de conversation.

Moi, j'entendais juste les réponses, mais ce n'était pas difficile de deviner le reste.

— Votre différence d'âge est considérable, disait maman. Je suis certaine que tu lui plais beaucoup, mais quand même, tu pourrais être sa mère !

— ...

— Oh, là, tu exagères, pas sa grand-mère ! Ou alors, tu l'aurais eu très jeune.

— ...

— Une amitié tendre, ce n'est pas mal non plus. Il n'y a pas que l'amour, dans la vie !

— ...

— Je le sais qu'il y a eu des précédents : Diane de Poitiers, Marguerite Duras, Harold et Maud... Mais enfin, le désir, ça ne se force pas !

— ...

— Quoi ? Tu lui as dit ça ! ? Et... comment a-t-il réagi ?

— ...

— Intéressé ? Qu'entends-tu par « intéressé » ?

— ...

— Évidemment qu'il n'y aurait plus de problème si tu avais quarante ans de moins, mais là n'est pas la question. Tu as l'âge que tu as, il faut faire avec !

— ...

— Tant mieux, s'il y arrive. C'est tout ce que je souhaite ! Mais ne te fais pas trop d'illusions quand même.

— ...

— OK, OK, ce n'est pas moi qui vais te contredire : dans le domaine de la médecine, l'Asie a exploré des voies dont l'Occident n'a pas idée. Le yoga et le jeûne ont guéri des cancers. Mais en ce qui concerne la vieillesse, tu me permettras d'avoir des doutes !

— ...

— Si tu y crois, c'est l'essentiel.

— ...

— Oh, tu sais, je vis très bien avec mes insomnies. Mais je te promets d'y penser. Allez, au revoir... et fais attention à toi, je t'en prie !

Ce jour-là, maman semblait préoccupée en raccrochant. Elle ne s'est pas remise au piano, mais, la nuit qui a suivi, sa lampe de chevet est restée allumée très tard. Et le lendemain, bonjour les valoches !

— Allô, docteur Tu-Ahn ?

Le matin, maman stressait toujours comme une folle. Quand je me levais, elle était déjà prête et avait mis la table. On mangeait dare-dare et elle m'emmenait à l'école en voiture, puis elle continuait vers son bureau.

Passer un coup de fil à une heure pareille, ce n'était pas du tout son genre !

— Excusez-moi de vous déranger si tôt, mais j'aimerais avoir un rendez-vous avec le docteur.

— ...

— Le plus rapidement possible.

— ...

— Parfait, à tout à l'heure.

J'ai trempé mon croissant dans mon café au lait, et je lui ai demandé si elle était malade.

— Dépêche-toi, a-t-elle répondu, on va être en retard.

Comme si c'était moi qui traînais !

Le soir, elle n'est pas rentrée à l'heure habituelle. Du coup, je n'ai pas eu droit au piano. Ni à la chanson.

À huit heures, quand le téléphone a sonné, elle n'était toujours pas là. Titus s'est mis à aboyer, en se demandant pourquoi je ne répondais pas, et moi je suis restée devant l'appareil, toute raide, à penser des gros mots. Après, j'ai préparé des pâtes.

Quand maman est enfin arrivée, les pâtes avaient refroidi et j'étais dans mon lit. Titus dormait sur la carpe et moi, je n'arrivais plus à lire tellement j'avais sommeil.

Elle m'a embrassée et elle m'a bordée.

— Où t'étais ? j'ai demandé.

— Chez Tu-Ahn. Tu sais bien que je l'ai appelé ce matin.

— Pourquoi ?

— Il m'a fait une séance d'acupuncture.

— À quoi ça sert ?

— À combattre les insomnies.

Elle s'est assise au bord du lit et m'a expliqué ce qui n'allait pas.

— Depuis le départ de ton père, je dors de moins en moins. Parfois, je passe des heures à me tourner et à me retourner dans mon lit, et je ne m'assoupis qu'à l'aube. C'est très mauvais pour la santé. J'hésitais à me faire soigner, mais tante Madeleine m'a convaincue.

Celle-là, alors, avec ses conseils !

— L'acupuncture, c'est beaucoup mieux que les somnifères, a ajouté maman.

— Alors, t'es guérie, maintenant ?

— Pas encore, il faut dix séances.

Dix séances ? Dix soirs de pâtes froides ? Je me suis tournée du côté du mur et j'ai boudé.

— À raison d'une séance par semaine, s'est empressée de préciser maman.

J'ai pas bronché. Dix c'est dix, même étalé dans le temps !

Maman n'a pas insisté. Elle a éteint la lumière et elle est sortie sans un mot. C'est rare qu'on se dispute avant de dormir.

Cette nuit-là, j'ai eu mon premier cauchemar.

L'acupuncture, ce n'est pas très efficace. Quand maman est rentrée de sa deuxième séance, elle semblait encore plus fatiguée qu'avant.

— Ça te fait dormir, au moins ? je lui ai demandé.

Elle a répondu que bof, mais le traitement ne marchait pas du premier coup. Il fallait le temps que les piqûres agissent.

J'ai bondi :

— Les piqûres ? Tu-Ahn te fait des piqûres ?

C'est que j'en gardais un sale souvenir, moi, des piqûres ! Trois, j'en avais eu, à ma scarlatine. Et dans les fesses, encore ! Rien que d'y penser, j'en grinçais des dents !

— Enfin, pas des vraies piqûres avec une seringue, a rectifié maman. Les petites aiguilles entrent à peine dans la peau, on ne sent rien. Par contre, on en est couverte, du sommet de la tête au bout des orteils. Comme un hérisson !

En principe, j'aurais dû rigoler, mais mon rire est resté coincé dans ma gorge. À cause de la petite ride que je venais d'apercevoir sur sa figure. Une minuscule, à peine visible, qui partait du nez jusqu'au coin des lèvres. Sa première ride...

J'ai fait semblant de rien, pour ne pas l'inquiéter. On constate toujours assez tôt qu'on vieillit. Un jour, ça m'arrivera aussi, et je ressemblerai peut-être à tante Madeleine...

Cette idée m'a épouvantée.

Est-ce que ça marche sur soi-même, la recette pour rajeunir les grands-mères ? je me suis demandé.

Mais à la réflexion... Qu'est-ce qui me faisait le plus peur, la vieillesse ou la recette ? La recette, je crois. À cause des ingrédients...

L'autre jour, Quiquequoi m'a fait une proposition :

— Tu veux qu'on aille sur la tombe de ta maman ?

Je n'ai pas bronché, bien sûr ; je n'ai même pas fait « oui » ou « non » avec ma tête. J'ai regardé l'oiseau qui chantait, dans l'arbre du parc. Un gris tout moche avec une voix géniale. Ça m'étonnait qu'un si petit corps produise des sons pareils. Les pianos, c'est grand, majestueux ; leur musique leur ressemble. Mais ce piaf-là ! Ses notes étaient dix fois plus grosses que lui.

— Tu m'accompagnes au cimetière ? a insisté Quiquequoi.

Il m'a prise par la main et on est montés dans sa voiture qui était garée sur le parking. On a démarré, on a roulé dans l'allée, et, devant la sortie (ou l'entrée, ça dépend de quel côté on se trouve), Quiquequoi a fait signe au portier. La grille s'est ouverte toute seule.

Ça m'a fait un drôle d'effet de quitter l'institution. C'était la première fois depuis mon arrivée. En chemin, Quiquequoi essayait de meubler le silence en racontant n'importe quoi.

— Quand tu seras devant la tombe de ta mère, tu penseras très fort à elle. Peut-être qu'elle te parlera. Tu me répéteras ce qu'elle t'a dit ?

Le cimetière était plutôt joli, avec ses fleurs et ses statues. Quiquequoi m'a menée tout droit vers une stèle sur laquelle il était écrit : « Maud Jouvel, 1969-2004 ». Et il a pris un ton lugubre pour annoncer :

— C'est ici.

Moi, je n'étais pas dupe. Je savais très bien qui était là-dessous !

Je suis partie en courant.

— Reviens, Miquette ! a crié Quiquequoi. Reviens ! Qu'est-ce qui te prend ?

Comme il a de plus grandes jambes que moi, il m'a vite rattrapée.

— C'est le chagrin qui te fait fuir, ou la peur ? m'a-t-il demandé, en me regardant droit dans les yeux.

Ni l'un ni l'autre, bien sûr ! J'avais simplement une tombe à voir, moi aussi. Et justement, on était à côté.

Une dalle en marbre noir avec des lettres dorées : « Madeleine Jouvel, 1923-2004 ».

Là, oui, du chagrin, j'en ai eu !

— Sa grand-tante..., a murmuré Quiquequoi d'un air pensif.

Mes larmes coulaient toutes seules, une vraie inondation !

À cause du souvenir.

Quand ils l'ont mise en terre, toute vieille, toute rabougrie, j'étais terriblement malheureuse. J'aurais voulu... Oh, oui, j'aurais voulu entrer dans le cercueil avec elle, me serrer contre son pauvre corps difforme, la réchauffer...

Je m'y revois comme si c'était hier. Je suis tombée à genoux, j'ai tendu mes mains en avant. Je n'arrivais même pas à prononcer son nom. Je faisais « Aahhh ! aahhh ! » pour l'appeler, lui demander de ne pas m'abandonner. Paraît que c'est toujours comme ça, quand on perd un être cher. Moi, je pouvais pas savoir : c'était la première fois.

— Tu l’aimais donc tellement, ta tante Madeleine ? a demandé Quiquequoi.
Et il a sorti son carnet pour noter quelque chose dessus.

— Parle-moi de ta grand-tante, Miquette.

Il peut y compter, tiens !

— Écoute-moi, je suis ton ami. Il s'est passé quelque chose d'affreux dans ta vie et tu as été traumatisée. C'est pour ça que tu es ici. Mon rôle, c'est de t'aider à t'en sortir. Si tu collabores, à nous deux on trouvera des solutions. Mais si tu restes renfermée sur toi-même, tu ne guériras jamais. D'accord ?

J'ai trouvé un nouveau truc pour qu'on me fiche la paix : je copie Gogol. J'ouvre la bouche d'un air idiot et je laisse pendre un filet de salive. En général, ça marche.

Sauf avec Quiquequoi.

— Arrête ton cinéma, ça ne prend pas. Tu es peut-être aphasique, mais tu n'es pas débile !

Lui parler de tante Madeleine... Plutôt crever !

C'est Tu-Ahn qui nous a invitées dans ce restaurant, *L'Orchidée thaïe*. Moi, la cuisine exotique, je n'aime pas trop, mais personne ne m'a demandé mon avis.

On était en avance, maman et moi.

— Voulez-vous un apéritif ? a demandé le serveur.

Elle a pris un cocktail maison, moi une grenadine. Au milieu de la salle, y avait un aquarium rempli de poissons bizarres, avec des yeux comme des périscopes et des queues en forme de voiles. Au début, ça m'a intéressée, mais pas longtemps.

Heureusement, les deux autres sont arrivés. Et, franchement, tante Madeleine m'a soufflée ! Elle s'était habillée en blanc, comme Tu-Ahn. Des longs vêtements très flous qui lui donnaient l'air d'une princesse orientale. Elle avait même mis un turban, pour cacher ses cheveux gris. Et elle s'était si bien maquillée qu'on lui aurait donné dix ans de moins. Même vingt, à la rigueur.

— Vous êtes magnifiques, tous les deux ! s'est écriée maman.

Le serveur nous a apporté les menus, et on a choisi. J'ai pris juste un riz cantonais, parce que le reste ne me tentait pas. Tu-Ahn a passé la commande en vietnamien, et bientôt la table a été couverte de plats. Mais je n'ai rien voulu goûter.

— Ne vous occupez pas d'elle, a dit maman, elle fait sa mauvaise tête.

Ils se sont mis à discuter comme si je n'étais pas là. Moi, je grignotais mes petits pois, mes bouts d'omelette et mes crevettes, et je les regardais chacun son tour.

— Alors, ces insomnies ? a demandé Tu-Ahn à maman. Ça va mieux ?

— Un peu...

(Menteuse ! Sa chambre était restée éclairée toute la nuit !)

— Tu as les traits tirés, ma chérie ! s'est inquiétée tante Madeleine.

— Toi, par contre, tu rajeunis à vue d'œil.

— Grâce aux bons traitements de Tu-Ahn !

Elle a souri comme si elle n'avait pas de dentier, et Tu-Ahn a joué au modeste.

— L'acupuncture est une science millénaire, ses pouvoirs sont incalculables. Je ne suis que

l'humble détenteur d'une parcelle de cette science... (il a incliné la tête vers ses deux clientes)... dont je me targue d'user à bon escient, pour vous servir, mesdames.

— Vous êtes un amour, mon petit Tu-Ahn, a applaudi tante Madeleine. Je vous adore !

Pourquoi donc maman avait-elle l'air aussi triste ? Et ce creux, des deux côtés de sa bouche ? J'aurais juré qu'il n'était pas là hier.

Le soir, je n'ai pas pu résister. Quand elle est venue m'embrasser dans mon lit, je lui ai posé franchement la question :

— Pourquoi tu continues à aller chez Tu-Ahn, puisqu'il ne te guérit pas ?

Elle a poussé un gros soupir :

— Deux séances, c'est trop peu pour avoir des résultats. Il en faut au moins quatre ou cinq, avant que quelque chose se passe.

Quatre ou cinq semaines sans dormir, vous imaginez ça ?

— Tout va s'arranger, ma chérie, a murmuré maman en me caressant les cheveux.

Mais elle n'avait pas l'air d'y croire vraiment. N'empêche que la semaine suivante elle y est retournée, chez Tu-Ahn. Et celle d'après aussi.

Moi, je n'y peux rien, je m'attache. Quand je nourris mes araignées, de savoir qu'un jour je serai obligée de les tuer, ça me fait de la peine. Surtout Pattes-Velues, ma préférée. C'est un vrai plaisir de lui donner des mouches tellement elle apprécie.

Elle s'est fabriqué une maison dans un coin de l'aquarium. Une toile si épaisse qu'on ne voit pas à travers, et qui doit être aussi douillette que de la ouate. Toute la journée, elle s'y tapit, et elle n'en sort que quand je lui apporte son repas.

J'adore la regarder manger. Elle attrape la mouche dans ses pattes de devant. La mouche se débat en faisant « zzzonzzon », mais Pattes-Velues ne se laisse pas intimider. Elle commence par la piquer avec son crochet paralysant, puis elle la dévore toute vivante.

En deux temps trois mouvements, tout y passe, même les ailes. Après, mon araignée en redemande.

À force, j'ai fini par comprendre son langage. Par exemple, quand elle a encore faim, elle se met à vibrer. Un mouvement très rapide, et tournant. Évidemment, je cède ! Élever des animaux, ça demande beaucoup d'amour.

Gogol, lui, c'est Marilyn sa petite chérie. Comme il n'arrive pas à attraper de mouches (il est un peu maladroit, mais ce n'est pas sa faute), je lui passe les miennes. Il aime bien que Marilyn lui mange dans la main, parce que ça le chatouille. Alors il rentre son bras tout entier dans l'aquarium, et quand Marilyn grimpe sur lui, il se marre.

Ce sera terrible pour lui quand je la zigouillerais ! Je n'ose même pas y penser.

C'est comme pour Titus. Quand les flics l'ont emmené, j'ai tellement pleuré que mes yeux ont failli fondre. Ils ne m'ont même pas laissé l'embrasser. Ils lui ont mis une muselière, et ils l'ont emmené dans leur camion. Je ne l'ai jamais revu.

Paraît que ce n'est pas douloureux, l'euthanasie. J'ai vu un reportage là-dessus, à la télé. Les chiens ouvrent une gueule immense et sortent la langue. Déroulée, c'est très long une langue de chien. Une fois qu'ils sont morts, elle pend jusqu'à terre.

La langue de Titus était douce et tiède. Il me léchait toujours la figure. Maman râlait mais nous, on s'en fichait. C'est normal de s'embrasser quand on s'aime, non ?

Je me demande s'ils lui ont retiré sa muselière, pour le tuer...

Bien entendu, Quiquequoi m'a posé des tas de questions sur mon chien. Si ça avait pu sauver Titus, j'aurais peut-être fait l'effort de répondre. Mais les chiens qui mordent, on les exécute dans les vingt-quatre heures, alors, à quoi ça aurait servi, hein ? Et d'abord, est-ce qu'on m'aurait crue ?

Je n'en ai parlé qu'à Gogol, de Titus. Et encore, juste avec les yeux. Mais il a tout compris. La preuve, il s'est mis à pleurer. Gogol, c'est le plus intelligent de toute l'institution.

Quelquefois, je rêve de Titus. On est libres, tous les deux. On court dans une forêt ou au bord de la mer, et il n'y a ni Quiquequoi ni muselière dans les parages. Et puis on voit maman, au loin. Elle est très belle, aussi brune qu'une gitane. Ses petits chevaux galopent à ses oreilles. On va vers elle, et elle nous ouvre les bras.

C'est génial, parce qu'alors, tout redevient comme *avant*.

Avant.

Faudrait pas se réveiller, quand on fait de beaux rêves. Faudrait mourir sans s'en apercevoir.

Mais je sais qu'on ne meurt pas de cette façon, à onze ans. Ça n'arrive qu'aux vieux. Ils ont de la chance, ceux-là, dans leur malheur.

C'est quand maman est revenue de sa quatrième séance que j'ai réalisé. Jusque-là, je m'étais dit que je me faisais des idées, que c'était juste la fatigue qui lui tirait les traits. Mais tout d'un coup, la vérité m'a sauté aux yeux. La vérité toute nue. L'horrible vérité.

J'étais dans mon lit (normal, à dix heures). Ma petite lampe était allumée. Titus pionçait sur l'édredon, même qu'il ronflait. Et moi, je lisais *Fifi Brindacier*.

« Mon cher petit Minimir

Empêche-moi de *grindir* », disait Fifi.

Et ses copains, Tommy et Anika, rigolaient bien, à cause de la faute de français.

La porte s'est ouverte et j'ai failli crier. Devant moi, il n'y avait pas ma maman normale mais une dame d'au moins cinquante ans.

Et pourtant c'était elle ! Elle, AVEC QUINZE ANS DE PLUS !

Deux plis profonds tiraient sa bouche vers le bas, jusqu'à son double menton. Le tour de ses yeux était tout fripé. Elle avait grossi, et plein de cheveux blancs traînaient dans ses frisettes.

D'abord, j'ai cru que je faisais un cauchemar. J'ai mordu le dos de ma main pour m'obliger à m'éveiller, rien à faire. Mes dents sont restées marquées dans ma peau, mais la vieille dame était toujours là.

Les pires cauchemars sont ceux qui se passent dans la réalité.

— Qu'est-ce que t'as, maman ? j'ai bredouillé.

Elle a eu son sourire triste :

— Rien du tout, ma chérie. Pourquoi cette question ?

— T'es pas comme d'habitude...

Elle s'est penchée vers moi pour m'embrasser. Ses lèvres étaient toutes molles. Des lèvres de grand-mère.

— Dors vite, au lieu de dire des sottises !

— C'est Tu-Ahn qui t'a fait ça, maman ?

Là, elle s'est un peu énervée.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Qui m'a fait quoi ?

Je pouvais pas lui expliquer. Je grelottais. J'avais très froid et, en même temps, je sentais la sueur couler le long de mon dos, comme quand on a la fièvre.

Je me suis levée et j'ai poussé maman devant mon miroir.

— Regarde-toi !

Elle s'est regardée.

— Ben oui, qu'y a-t-il ?

— Tu ne vois pas de différence ?

Elle a passé la main sur sa figure.

— Je n'ai pas très bonne mine... Ce n'est pas un drame !

J'ai senti que j'allais hurler. Ou elle ne se voyait pas comme elle était vraiment, ou...

OU ALORS, C'ÉTAIT MOI !

J'ai hurlé.

Elle m'a prise dans ses bras pour me calmer, et m'a bercée. Elle me donnait des petits noms de bébé : mon trésor, mon doudou d'amour, ma princesse. En général, c'est efficace. Mais là, j'avais si peur que ça ne servait à rien. La seule chose qui aurait pu me rassurer était qu'elle redevienne comme avant.

Le visage enfoui dans ses gros seins de mémé, je continuais à gueuler.

J'ai fini par m'endormir sans m'en rendre compte. Le lendemain, le docteur est venu, et je ne suis pas allée à l'école.

C'est ce jour-là que j'ai commencé mon élevage.

Dans l'*Almanach des sorcières*, il était écrit, page 33 :

« Recette pour rajeunir les grands-mères.

Prenez trois belles araignées, engraissez-les pendant six mois avec des mouches bleues assaisonnées au gingembre (le gingembre est facultatif, mais elles en raffolent). Une fois les arachnides parvenus à maturation, percez-les avec une aiguille d'or, une nuit de pleine lune, en récitant cette formule magique : « Tigneligneligne foutchéou sétchouen patchouli hankéou pinguépong winguéwong hohangho outchéoutsintsao toutchéoutrintsao tsing paotsing foutchéou péifou, et toc, un point c'est tout. » Ensuite, écrasez soigneusement les araignées dans un bol, ajoutez de l'huile d'olive, de l'ail et de la ciboulette, et faites-en une pâte compacte dont vous tartinerez le visage de votre grand-mère, pendant son sommeil. Au réveil, vous aurez la surprise de la trouver rajeunie de vingt ans. Attention, si vous désirez qu'elle redevienne petite fille, remplacez l'ail et la ciboulette par des Chamallows et du sucre en poudre. »

Ça tournait tellement dans ma tête, toute cette histoire, que je n'arrivais pas à penser à autre chose. Parce que les recettes magiques, c'est bien joli mais il faut du temps. Et le temps, c'était justement ce qui manquait. Après trois semaines de traitement chez Tu-Ahn, maman ressemblait déjà à une vieille. Qu'est-ce que ce serait dans six mois !

Il fallait réagir immédiatement, mais de quelle manière ?

Je me suis creusé les méninges et je suis arrivée à cette conclusion : toute seule, je ne pouvais rien. Il me fallait un allié, adulte de préférence. Quelqu'un qui prenne les choses en main avant qu'il ne soit trop tard.

Qui ? Papa ? Pffft, celui-là, impossible de compter sur lui. Maman le disait toujours : « Ton père est un irresponsable. » À éliminer. Qui d'autre ?

Mamie ? Papi ? Ils vivaient à l'autre bout de la France. Tonton Claude ? Maman et lui étaient fâchés depuis des années. Le cousin Henri ? Il était mort.

J'ai fait le tour de la famille et je n'ai trouvé personne. Sauf...

Je n'allais quand même pas appeler tante Madeleine !

Pourquoi pas, après tout ? C'était sa faute à elle, tout ça ! Qui avait amené Tu-Ahn à la maison ? Qui avait prétendu que c'était un bon médecin ? Qui avait conseillé à maman d'aller le voir, pour guérir ses insomnies ?

À la troisième sonnerie, elle a répondu : « Allô » d'une voix chantante. Je lui ai raconté mes misères, et elle s'est mise à rire.

— Ne t'en fais pas, ma chouchoute. En ce moment, ta mère est un peu dépressive. Quand on n'a pas le moral, ça marque le visage et on prend un coup de vieux. Mais je t'assure que c'est passager. Dès qu'elle aura retrouvé sa forme, tout rentrera dans l'ordre.

J'ai eu beau insister, lui expliquer que ce n'était pas seulement une question de traits, qu'il y avait le corps aussi, et les seins, et les cheveux, elle avait réponse à tout :

— Qu'elle ait un peu grossi, ça n'a rien d'étonnant : le manque affectif se compense souvent par la nourriture. Quant aux cheveux blancs, moi, j'ai eu mes premiers à trente ans. Personne ne s'en est rendu compte parce que je me teignais, mais les colorants, Maud est contre. Tant pis, que veux-tu ? On ne peut pas l'embellir malgré elle !

J'ai suggéré que, quand même, peut-être elle était allergique à l'acupuncture. Là tante Madeleine s'est carrément marrée.

— Que vas-tu chercher là, ma bichette ? Les médecines douces n'ont pas d'effets secondaires, c'est ce qui fait leur intérêt. Il n'y a aucune contre-indication, même pour les personnes très sensibles. Crois-moi, cesse de te tracasser : tout finira par s'arranger.

J'ai dit au revoir et j'ai raccroché. Décidément, je ne pouvais compter que sur moi-même. Sur moi-même... et sur l'*Almanach des sorcières* !

Je suis partie à la chasse aux araignées. Mais j'ai eu beau chercher derrière les meubles, sous les lits, au fond des placards, pas le moindre petit bout de toile. La maison était propre comme un sou neuf.

J'allais perdre courage quand Titus s'est mis à aboyer. À tous les coups, il avait vu le facteur. J'ai crié : « Paix, Titus ! » et pouf ! je me suis souvenue de la cave. On appelle ça une association d'idées.

C'est sale, une cave. On n'y fait jamais le nettoyage, ou alors juste une fois par an. Et on y stocke plein de vieilleries : des vélos rouillés, des bidons vides, des patates germées, du charbon, des planches... Tout ce qui plaît aux araignées, quoi ! Le cœur battant, je suis descendue quatre à quatre.

Bon signe : ça puait le moisi.

J'ai ramassé un bocal vide qui traînait sur une étagère ; juste derrière, y avait un nid. J'ai senti tous mes poils se hérissier. Si je m'étais écoutée, j'aurais pris mes jambes à mon cou. Plonger la main dans cette chose immonde pour en retirer des trucs grouillants, brrr ! Il a fallu que je pense à maman de toutes mes forces, et aux rides, et aux gros seins, et au ventre qui commençait à pendre au-dessus de la ceinture du jean, pour ne pas tout laisser tomber.

Je n'avais pas le droit, non, je n'avais pas le droit de l'abandonner.

J'ai fermé les yeux, j'ai arrêté de respirer, et j'ai raclé le mur avec mon bocal. Quand je les ai rouverts (les yeux), cinq bébés araignées couraient à l'intérieur. J'ai tout de suite refermé le couvercle, et je suis remontée à l'air libre.

Alors seulement j'ai repris mon souffle.

J'ai installé mes pensionnaires dans une boîte à chaussures dont j'ai percé le couvercle avec une grosse aiguille. Et je leur ai mis de l'herbe, pour que ce soit confortable. C'est une responsabilité, d'élever des bêtes ! J'ai fait le serment de bien m'occuper d'elles et de les rendre heureuses, pendant leurs six mois de vie.

Puis je suis partie à la chasse aux mouches.

Je ne vous dis pas le choc quand j'ai revu tante Madeleine ! Ce dimanche-là, le surlendemain de la cinquième séance (et neuf jours après le début de ma culture d'araignées), Tu-Ahn et elle se sont pointés à l'heure du goûter, avec une tarte aux fraises.

Maman était assise sur la terrasse, dans le grand fauteuil en osier. Elle avait mis ses lunettes et lisait. Encore une nouveauté, cette histoire de lunettes. Elle les avait achetées la semaine précédente parce qu'elle n'y voyait plus très clair.

Ses problèmes de santé ne s'arrangeaient pas, au contraire. Ses cheveux étaient devenus tout gris et elle avait encore grossi. Comme elle ne rentrait plus dans ses pantalons, elle portait une robe qui remontait le long de ses jambes. Et ça, c'était le plus affreux.

Avant, maman avait des jambes de star. Avec des chevilles toutes fines et des « p'tits petons » comme dans la chanson. Eh bien là, là... Quelle horreur, ces poteaux tout mous, pleins de varices et de cloques ! Et ces énormes chevilles gonflées, et ces pieds difformes dans leurs charentaises !

Je n'ai pas entendu arriver la voiture, j'étais trop occupée à regarder maman. Je me demandais quelle sorte de maladie avait pu l'abîmer autant. Quand Titus s'est mis à aboyer, j'ai crié : « Tais-toi ! » sans même tourner la tête.

C'est la voix de tante Madeleine qui m'a ramenée sur terre :

— Bonjour mes choupinettes ! Il fait un temps divin !

Je ne sais pas si c'était le contraste avec ma mère, mais elle m'a paru magnifique.

— Qu'est-ce que t'as fait à ta figure ? j'ai demandé.

Elle s'est mise à rire, en levant le menton très haut.

— Je suis allée chez l'esthéticienne. Elle a bien réussi mon maquillage, n'est-ce pas ?

— Ta peau a l'air toute lisse.

Elle portait un tailleur blanc, avec des talons hauts et un grand chapeau de paille. Ça lui allait si bien que je l'ai presque admirée.

Tu-Ahn, lui, n'avait pas changé.

On s'est installés près de maman, dans le salon de jardin. Tante Madeleine a coupé la tarte, Tu-Ahn a préparé du thé au jasmin, et on a tous goûté.

— Ne te laisse pas aller, mon petit alter ego, disant tante Madeleine à maman. Des moments difficiles, on en a tous, mais, avec un peu de volonté, ça se surmonte. Un régime approprié, une bonne teinture, de la gymnastique, et tu retrouveras la forme !

Maman faisait « oui, oui » distraitement. Elle ne quittait pas Tu-Ahn des yeux. Je ne l'avais jamais vue regarder quelqu'un comme ça.

Après le repas, on a fait un tour au jardin.

Notre jardin, c'était un vrai fouillis. Rien à voir avec ceux des magazines, ni même avec celui de l'institution. Depuis le départ de papa, on ne passait plus la tondeuse. Les plantes poussaient dans n'importe quel sens. Sous la tonnelle, les rosiers, redevenus sauvages, envahissaient tout. La petite statue d'ange que maman aimait tant avait même disparu en dessous.

— Quel parfum suave ! s'est écriée tante Madeleine.

Elle a cueilli deux roses et en a piqué une sur sa veste. L'autre, elle l'a accrochée à la chemise de Tu-Ahn. Alors, Tu-Ahn a fait une chose étonnante. Il a souri et il a caressé la joue de tante Madeleine.

Je me suis tournée vers maman, et ce que j'ai vu, jamais je ne pourrai l'oublier. Son visage était si haineux que je ne l'ai presque pas reconnue. Heureusement, les deux autres n'avaient rien remarqué et continuaient leur promenade.

D'un pas traînant, maman les a suivis. Ses charentaises faisaient « chhh, chhh » sur le gravier de l'allée. Titus marchait près d'elle, comme un bon chien fidèle. Et il grondait.

Titus grondait rarement, sauf sur le facteur. Ou les rôdeurs, s'il y en avait. Ce qui m'a frappée, c'est leur expression, à maman et au chien : EXACTEMENT LA MÊME. Une expression de bête féroce. Ils regardaient ensemble dans la même direction, vers le couple tout blanc qui marchait devant eux.

Sans se douter de rien, Madeleine et Tu-Ahn se sont pris par la main, comme de vrais amoureux.

J'ai cru que Titus allait mordre. Il a relevé ses babines sur ses crocs, comme un loup.

Maman aussi.

Trop, c'était trop. Je ne pouvais plus garder tout ça pour moi. Il fallait absolument que j'en parle à quelqu'un. J'ai donc tout raconté à la maîtresse. Ça tombait bien : elle avait remarqué que j'étais mal dans ma peau et comptait me demander pourquoi. S'intéresser aux élèves fait partie du rôle d'institutrice, paraît-il.

À la récré, pendant que les copains jouaient au ballon, on est donc restées à discuter sous le porche. Je lui ai expliqué ce qui arrivait à ma mère, comment elle avait changé, et que c'était, à mon avis, la faute à Tu-Ahn.

Sur ce dernier point, la maîtresse n'était pas d'accord.

— Tu te trompes, m'a-t-elle expliqué, ce n'est pas *à cause* des médecins que les gens tombent malades, mais *malgré eux*. Les médecins combattent les microbes, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout. Malheureusement quelquefois, devant certaines affections, la science est impuissante. Si ta maman — que je n'ai pas le plaisir de connaître, car elle ne vient jamais aux réunions de parents d'élèves, ce que je déplore ! — est atteinte d'un mal incurable, tu ne dois surtout pas en vouloir au docteur, ni t'imaginer qu'il en est responsable. D'ailleurs, nous allons bientôt étudier la vie de Pasteur, et tu comprendras toute l'abnégation de ces gens-là, leurs luttes, leurs sacrifices pour préserver la santé leurs semblables. Ce sont des êtres admirables, et ils ont droit à toute notre reconnaissance.

Comme la cloche sonnait, on n'a pas pu continuer. Mais ça m'a quand même fait du bien, ce qu'a dit la maîtresse. De savoir que Tu-Ahn était un être admirable qui luttait pour guérir maman me rassurait un peu. D'autant que, finalement, il ne se débrouillait pas trop mal avec les incurables. La preuve : tante Madeleine !

J'ai retrouvé ma bonne humeur jusqu'au soir, et j'ai attendu le retour de maman avec impatience, pour lui annoncer la bonne nouvelle.

À neuf heures, j'ai reconnu le moteur de la voiture. Maman l'a garée devant la maison, et j'ai couru à sa rencontre.

— Tu tombes bien, toi ! Viens m'aider ! m'a-t-elle crié.

Elle avait un mal fou à s'extirper de son siège. À cause de ses rhumatismes, et de son gros ventre qui était coincé par le volant. En tirant de toutes mes forces, je suis quand même arrivée à la sortir de là.

Le plus dur a été de l'amener jusqu'au salon. Ses jambes ne fonctionnaient presque plus.

Je nous avais préparé un petit repas aux chandelles, comme dans les films d'amour. Elle m'a félicitée et s'est mise à table toute contente. Je suis allée dans la cuisine chercher la salade de tomates, et, quand je suis revenue, un cadeau trônait au milieu de mon assiette.

— Tu vois, moi aussi, j'ai une surprise pour toi, a dit maman.

Vite, vite, j'ai arraché le papier.

— Un Polaroid !

J'en rêvais depuis un siècle ! J'ai foncé sur maman et je lui ai fait trente-six mille bisous pour la remercier. Puis j'ai voulu inaugurer mon appareil.

— N’use pas ta pellicule pour rien, m’a conseillé maman. Attends dimanche. Tante Madeleine et Tu-Ahn vont venir, tu prendras des photos d’eux.

Moi, je m’en fichais bien de tante Madeleine et de Tu-Ahn. Comme souvenir à garder, je préférerais notre petit souper !

— Tu veux me faire plaisir, ma chérie ? a continué maman. Je voudrais un beau portrait de Tu-Ahn pour l’accrocher au mur de ma chambre. Qu’en penses-tu ?

Franchement, je trouvais l’idée ridicule. Qu’elle accroche ma photo à moi, ou celle de Titus, ou à la rigueur celle de tante Madeleine, c’était normal, nous étions de la même famille. Mais un étranger !

Je n’ai rien dit, mais elle a dû sentir que ça ne me plaisait pas, parce qu’elle a pas insisté.

En toute modestie, ma salade était délicieuse.

Maman mastiquait avec appétit quand tout à coup elle a sursauté. Un truc bizarre se passait dans sa bouche. Elle s’est arrêtée, y a fourré le doigt, et en a retiré quelque chose qu’elle a posé sur sa serviette.

Je n’ai pas tout de suite compris ce que c’était, à cause de la tomate mâchée. C’est seulement quand elle a parlé que j’ai remarqué le trou noir.

— Ma vent ! elle a dit (ça signifiait « ma dent » mais elle avait du mal à prononcer, à cause de sa dent qui manquait, justement).

Son incisive venait de se détacher.

Elle a ouvert des yeux immenses, on aurait dit une folle. Puis elle s’est ruée sur le miroir. Là, elle a essayé de refourrer sa dent dans le trou. Mais bien sûr, ça ne tenait pas, la dent retombait. Alors, elle a poussé des cris comme ceux de Gogol, des espèces de sons inarticulés.

Je me suis mise à pleurer tellement c’était affreux. Je la suppliais d’arrêter, d’attendre demain pour aller chez le dentiste. Mais elle ne m’écoutait pas.

À force, sa gencive s’est mise à saigner et elle a bavé rouge. Comme elle continuait malgré tout, je me suis agrippée à ses mains pour l’empêcher. Mais elle m’a repoussée. Bientôt, son menton, son cou, sa gorge ont été pleins de sang.

Alors, j’ai été chercher mon Polaroid et je l’ai photographiée.

Le dimanche suivant, comme promis, j'ai fait des photos. Mais impossible de prendre Tu-Ahn tout seul : tante Madeleine ne le quittait pas d'une semelle. Quel pot de colle, celle-là !

Comment faire pour les séparer ? Je me suis creusé la tête et hurra ! j'ai trouvé une idée.

— Tante Madeleine, tu veux bien poser avec maman, s'il te plaît ?

Elles se sont mises l'une près de l'autre, et j'ai pris du recul pour les avoir dans mon viseur, avec les roses au fond. J'ai bien centré sur les deux silhouettes : une toute mince, toute blanche, très élégante, et l'autre, un gros tas. Dans l'appareil, c'était encore plus frappant que dans la réalité.

Une mince toute blanche, un gros tas.

J'ai cru que je voyais flou. Mais j'ai eu beau régler, c'était toujours pareil. C'est alors que cette vérité horrible m'a sauté aux yeux : TANTE MADELEINE AVAIT L'AIR PLUS JEUNE QUE MAMAN.

Ça m'a rappelé un truc que j'avais appris à l'école : le coup des vases communicants. On prend deux récipients et on les relie par un tuyau. Dans un, on met de l'eau, dans l'autre pas. Puis on les pose sur une étagère, à la même hauteur. Et qu'est-ce qui arrive ? La moitié du liquide du premier passe dans le second. Là, l'expérience devient intéressante : chaque fois qu'on soulève un bocal, son niveau baisse et l'autre monte. Quand on le descend, c'est l'inverse. Rigolo, non ?

Voilà à quoi elles me faisaient penser, maman et tante Madeleine : aux vases communicants. Mais là, je vous jure que je ne rigolais pas ! J'avais même une boule dans la gorge qui n'était pas loin de m'étouffer.

— Alors, Miquette, tu te décides, oui ou non ? s'est impatientée maman.

— Il ne faut quand même pas des heures pour faire une mise au point, a ajouté tante Madeleine.

J'ai obligé mes mains à cesser de trembler, et j'ai crié, pour avoir l'air naturelle :

— Attention, le petit oiseau va sortir !

Clic-clac, une photo de tante Madeleine en train de rire, à côté de maman toute sérieuse (pas question qu'elle ouvre la bouche, à cause du trou noir !). Clic-clac, une photo de Tu-Ahn au milieu de l'allée. Clic-clac, une photo d'eux trois en pleine discussion. Clic-clac, une photo de Madeleine, la tête dans le cou de Tu-Ahn...

— Fa fuffit ! a lancé maman.

Elle m'a arraché l'appareil des mains, et la dernière photo aussi. Puis elle l'a déchirée en mille morceaux.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'est étonnée tante Madeleine.

— Elle est ratée, a répondu maman.

Ce n'était pas vrai : on aurait dit une photo de fiançailles !

Après le départ des invités, je me suis occupée de la vaisselle. Puis je suis partie à la recherche de maman. Elle était dans sa chambre. J'ai jeté un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte, et ce que j'ai vu m'a sidérée : elle embrassait la photo du Tu-Ahn en pleurant.

Je me suis sauvée sur la pointe des pieds. J'avais le cœur lourd, mais lourd ! Une enclume. Alors je me suis fourrée sous ma couette, j'ai appelé Titus, et on s'est endormis l'un contre l'autre,

bien au chaud.

Des fois, Quiquequoi me demande :

— Et tes cauchemars, Miquette ? Parle-moi de tes cauchemars.

Comment sait-il que j'ai des cauchemars, d'abord ? Je ne lui ai jamais rien dit !

Quiquequoi a réponse à tout, même aux questions qu'on ne lui pose pas.

— Ne fais pas l'innocente, Miquette : la nuit, tu cries. Quand on crie la nuit, c'est qu'on a des cauchemars. De quoi rêves-tu ? De ta mère ? De ton chien ? De ta tante Madeleine ?

Et comme je regarde ailleurs, il prend un air sournois et baisse la voix :

— Ou de ce qui s'est passé ?

Dans l'*Almanach des sorcières*, il y avait une recette : *Comment faire disparaître son prof de maths*. Je suis sûre que ça aurait marché avec Quiquequoi. Malheureusement, mon *Almanach des sorcières* est resté là-bas, et je ne connais pas les formules par cœur.

Alors, comme toujours, c'est moi qui disparaïs. Pour ça, pas besoin de formule, il suffit juste de le vouloir. Et Quiquequoi peut bien insister lourdement : « Reste avec moi, Miquette ! Fais un effort ! Il faut y mettre du tien si tu veux qu'on progresse ! », je m'en fiche. Rideau. Je n'y suis plus pour personne.

« Catatonie », ils appellent ça. Comme si c'était une maladie. Alors que c'est juste une fuite.

Mes cauchemars, d'abord, ce n'est pas nouveau. Depuis un an, j'en ai tout le temps. Enfin, un peu moins d'un an. Huit mois, exactement.

Au début, quand maman accourait, ça me rassurait. Elle me prenait dans ses bras, m'embrassait, je me réveillais, je la voyais et tout allait bien. Mais après, quand elle a commencé à s'abîmer, c'est devenu terrible. J'ouvrais les yeux et le cauchemar continuait. À la fin, je préférais encore rester endormie.

Maintenant, la nuit, je me rappelle maman, surtout vers la fin. Alors, je hurle, c'est bien normal. Jamais je l'oublierai, la dixième séance. Jamais. Même si je vis centenaire !

Il faisait noir depuis un bon moment. Moi, j'attendais le retour de maman, derrière la fenêtre. Avec Titus, on regardait la lune qui éclairait le jardin. Une lune toute ronde. Parfois, un nuage passait devant et formait comme des paysages dans le ciel. Des collines bleu foncé. Ou une mer de lueurs.

L'ombre du marronnier couvrait la pelouse, immense, menaçante. Une ombre de géant avec les bras levés, et des milliers de doigts crochus. Quand le vent soufflait, les doigts crochus bougeaient.

Tout à coup, il y a eu un bruit de moteur, mais ce n'était pas celui de notre voiture. Une ambulance avec un gyrophare s'est arrêtée devant la maison, et un type en blouse blanche en est sorti. Il a ouvert l'autre portière pour aider maman à descendre. Enfin, quand je dis maman... Ce qu'il en restait !

Quand j'ai vu cet énorme débris, cette boursoufflure tremblante, se dandiner dans l'allée soutenue par l'infirmier, j'ai paniqué. Quelque chose a pété dans ma tête, et je me suis dit : « Ce n'est pas possible, c'est encore un cauchemar. » Mettez-vous à ma place : j'avais beau assister, depuis dix semaines, au pourrissement de ma mère, là, avec la nuit, avec la lune, avec le géant, ça faisait trop.

J'ai poussé le verrou.

Arrivée sur le seuil, maman a sorti sa clé et l'infirmier est reparti. Mais elle a eu beau farfouiller dans la serrure, rien à faire. Évidemment : c'était fermé de l'intérieur.

Titus, qui ne comprenait pas ce qui se passait, aboyait en grattant la porte. Il voulait que maman entre vite, pour lui faire la fête. Il s'en fichait bien, lui, qu'elle soit monstrueuse. Ce qui compte, pour les chiens, c'est l'odeur. Et l'odeur de maman n'avait pas changé, même si elle était devenue une créature de cauchemar.

Au bout d'un moment, comme sa clé ne marchait pas, elle a appelé :

— Miquette ! Miquette ! Ouvre-moi !

Elle avait une voix de crécelle, toute cassée, grinçante, insupportable. J'ai fait celle qui n'entendait pas. Alors, elle s'est mise à cogner à la porte.

Entre ses « bom, bom », les « wouh, wouh » de Titus et le « crriiii, crriiii » des griffes dans le bois du chambranle, ça faisait un tel boucan que je n'ai pas supporté. Je suis montée en courant dans ma chambre et je me suis fourrée sous ma couette, avec l'oreiller sur la tête.

Enfin, du silence.

Du silence et de l'obscurité, comme dans soi-même. J'étais bien, tout d'un coup. Si bien. Je crois que j'ai dormi.

Un bruit bizarre m'a réveillée. Une sorte de « Hoouuu, hooouuu ». Le soleil entrait par la fenêtre. C'était un matin pareil aux autres matins, après une nuit peuplée de mauvais rêves. J'ai enfilé ma robe de chambre parce qu'il faisait froid (on était en hiver) et je suis descendue.

Titus était assis dans l'entrée, avec la gueule vers le haut, comme les loups dans les films. Il hurlait à la mort. Dans la porte, sous la serrure, il y avait un creux gros comme mon poing, plein de sang à l'intérieur. Et par terre, des traces de coussinets, toutes rouges.

— Montre tes pattes ! j'ai dit.

Il n'avait plus de griffes, à force. Il avait dû gratter avec la peau. C'était donc ça, ses cris ? Il avait mal, pauvre bête...

J'ai couru dans la salle de bains chercher du mercurochrome et des pansements, et je lui ai fait deux belles poupées. Mais il gueulait toujours. Alors, j'ai ouvert la porte.

Maman était recroquevillée sur le seuil, toute dure. Une couche de givre la recouvrait. Dans sa vieille figure ridée, sa bouche édentée était grande ouverte, comme si elle criait encore, mais sans le son. Elle n'avait plus d'ongles non plus.

La porte était dans le même état qu'à l'intérieur, toute labourée. Chacun de son côté, Titus et elle l'avaient grattée au sang. Crriiii, crriiii, crriiii, crriiii, toute la nuit.

Sur les doigts de maman, le sang avait gelé. À mon avis, c'est le froid qui l'a tuée.

Comme je ne savais pas quoi faire, j'ai téléphoné à tante Madeleine. Il a fallu un bon moment pour qu'elle comprenne, parce que je n'arrivais pas à parler. Je disais juste : « Maman, maman » dans l'appareil. Et ça sortait tout drôle, comme un bêlement de chèvre.

— Il est arrivé quelque chose à ta mère ? demandait tante Madeleine.

Et moi :

— Maman, maman.

— Explique-toi, Miquette. C'est Maud ? Elle va plus mal ?

Et moi :

— Maman, maman.

— Ne bouge pas, j'arrive ! a dit Madeleine, finalement.

Une heure plus tard, elle était là, avec Tu-Ahn.

À force de tirer et de pousser de toutes mes forces, j'étais parvenue à rentrer maman. Je l'avais laissée au milieu du couloir, sur les dalles noires et blanches, dans la même position que dehors : sur le côté, presque accroupie et la tête dans les épaules. Comme les fœtus des planches d'anatomie.

Titus avait arrêté de hurler. Il s'était couché contre elle, le museau à plat sur son ventre glacé, les oreilles dressées, et il gémissait. Même une gamelle de Canigou n'a pas pu le faire bouger. Je me suis assise en tailleur près d'eux. C'est comme ça qu'ils nous ont trouvés, tante Madeleine et Tu-Ahn.

Tante Madeleine a la clé de chez nous. Quand elle est entrée, j'ai cru qu'elle était sa fille. Elle portait une doudoune blanche avec un pantalon collant et des grandes bottes. Sur sa tête, elle avait un bonnet à pompon. Ses joues étaient toutes roses parce qu'elle avait couru.

— Le décès remonte à plusieurs heures, a déclaré Tu-Ahn après avoir examiné maman.

Ils l'ont transportée sur le divan du salon et, pendant que tante Madeleine donnait des coups de téléphone, Tu-Ahn est resté à genoux devant elle. Il pleurait. Titus tournait dans la pièce, de long en large, très énervé.

Tante Madeleine est revenue en annonçant qu'elle avait fait le nécessaire, et elle a ramassé le sac de maman, qui traînait encore par terre. Elle l'a ouvert et a fouillé dedans. Elle pensait que personne ne l'avait remarquée, mais moi je ne la lâchais pas des yeux. Quand elle s'en est aperçue, elle m'a dit :

— J'ai besoin de ses papiers pour l'enterrement.

Je n'ai pas répondu, mais je me suis bien rendu compte de ce qu'elle faisait : après avoir pris le portefeuille de maman, elle a mis le sien à la place, avec sa carte d'identité et tout le bataclan. Puis elle a refermé soigneusement le sac, et l'a rangé.

Tu-Ahn pleurait toujours.

— Qu'as-tu, chéri ? a demandé tante Madeleine.

— Des remords, a-t-il répondu d'une voix rauque.

Elle a fait une drôle de tête. Déjà que sa bouche est minuscule en temps normal, alors là, toute serrée, on ne la voyait carrément plus.

— Des regrets, tu veux dire ? Des regrets de pas être arrivé à la sauver ?

— Non, des remords, a-t-il répété.

Alors, elle est montée sur ses grands chevaux :

— Moi aussi, j'en ai, des remords, qu'est-ce que tu crois ? J'aurais dû mieux m'occuper d'elle, l'entourer, la dorloter davantage. On ressent toujours ça quand quelqu'un disparaît. Mais on a fait le maximum, mon chéri. On lui a donné tout notre amour, et je suis sûre que ça a adouci ses derniers instants !

D'un seul coup, Tu-Ahn s'est levé et il est parti. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu le moteur qui démarrait.

Je déteste les enterrements, surtout l'hiver. Il faisait un froid de canard, dans le cimetière, ce jour-là. Le vent sifflait en passant entre les tombes, et je grelottais malgré mon anorak. Tante Madeleine s'était mise sur son trente-et-un ; les blondes en noir c'est toujours classe. Titus était resté à la maison.

Nous n'étions pas nombreux, au cimetière, ça c'est sûr ! Ni papi, ni mamie, ni tonton Claude. Personne de la famille, juste tante Madeleine et moi.

Faut dire, ils habitent si loin, papi et mamie. Et à leur âge, les longs trajets sont tellement fatigants ! Quant à tonton Claude, pas la peine d'en parler : avec son fichu caractère, normal qu'il se soit pas dérangé !

Moi, ce qui m'a surtout peinée, c'est l'absence de papa. Maman était son ex, à papa, après tout ! Bon, d'accord, il y avait eu l'histoire de la pension alimentaire et les engueulades par téléphone. Mais enfin, cette fois, c'était un cas spécial. La mort, même si on est divorcés, ça mérite bien un petit effort !

J'aurais aimé qu'il soit là, mon papa. Après, il m'aurait ramenée chez lui. Et qui sait, on aurait peut-être pu vivre ensemble, malgré qu'il soit irresponsable ?

Quand j'ai vu arriver les croque-morts, portant le cercueil de maman, j'ai compris d'un seul coup que je ne la reverrais plus. Jusque-là, je ne réalisais pas vraiment. C'était comme dans les rêves : on a l'impression qu'il vous arrive des choses terribles, mais au fond de nous, on sait que ce n'est pas vrai. La perspective de se réveiller permet de supporter les pires cauchemars. Or, là, j'avais une certitude horrible : le cauchemar, c'était devenu ma vie. Dorénavant, pour moi, n'y aurait plus de réveil, plus de matin, plus de soleil qui vient vous dire bonjour par la fenêtre, plus d'odeur de chocolat et de p'tit déj' sur une nappe blanche. Rien d'autre que la nuit.

Pour toujours, toujours, toujours, j'étais prisonnière du cauchemar. Enfermée définitivement dans ma peur.

Je me suis demandé si j'allais vomir, ou m'évanouir, ou hurler comme Titus la fameuse nuit des « crrriii, crrriii ». Ou même arrêter de respirer, pour mourir une bonne fois et qu'on n'en parle plus.

Ce n'était pas simple, comme décision.

J'en étais là de mes réflexions quand ils ont descendu maman dans la fosse. Alors tout a basculé. D'un seul coup, j'ai cessé de me poser des questions. Je me suis jetée par terre et j'ai beuglé, juste beuglé jusqu'à ce que ma voix se casse, parce que vraiment, quand on fout votre mère dans un trou, y a plus rien d'autre à faire.

Tante Madeleine voulait absolument que je me relève. Elle devait penser à la note de pressing, à cause de la boue. Elle me disait : « Miquette, tiens-toi bien, ça fera pas revenir Maud, que tu salisses tes habits. » Comme si c'était ma faute, à moi, s'il avait plu. On n'est pas responsables de la météo de nos cauchemars...

Après, ils ont foutu de la terre sur maman. Je ne connais rien de plus terrible pour faire disparaître quelqu'un. Paraît que les morts, à la longue, ça se dissout. La terre, si on y réfléchit, ce n'est composé que de cadavres. Des milliards de millions de corps agglomérés. Une grosse boule de

morts qui tourne dans l'univers. Ça, la maîtresse s'est bien gardée de nous le dire, au cours de géographie ! Ce qu'on apprend à l'école, finalement, c'est rien que des mensonges.

*

Le lendemain, on est retournées au cimetière, tante Madeleine et moi. J'avais cassé ma tirelire pour offrir un superbouquet de roses à maman. C'est un peu bête d'acheter des fleurs quand on en a dans son jardin, mais l'hiver, rien ne pousse. Chez nous, sous la tonnelle, il n'y avait plus un seul pétale. Même qu'on voyait de nouveau le petit ange, entre les tiges toutes sèches. Le petit ange que papa aimait tant. Un gros bébé joufflu avec une paire d'ailes, qui faisait l'andouille sur un pied. Il souriait, ce crétin, comme si rien n'était arrivé. D'ailleurs, j'ai écrasé une pierre sur sa figure tellement il m'énervait.

Depuis, il n'a plus de nez. Je me demande si, comme ça, il plairait encore à papa.

Bref, les roses du fleuriste venaient d'une serre, et elles coûtaient bonbon. Normal : quand on veut des trucs hors saison, faut casquer. Toutes mes économies y sont passées.

Il avait neigé et le cimetière était tout blanc. Mes roses aussi. Et tante Madeleine. J'étais la seule à porter des couleurs : un jean bleu, un pull rouge, un anorak vert. Mais faut jamais se fier aux apparences : dans mon cœur, il faisait un noir d'encre.

On tapait nos pieds par terre pour les réchauffer, ce qui dégueulassait l'allée. Des traces pleines de gadoue, comme des trous dans la neige. J'ai trouvé ça dommage, d'abîmer ce beau tapis.

Qu'est-ce qu'on avait les boules ! Enfin... moi. Tante Madeleine, je ne sais pas : ce qui se passe dans la tête des autres reste toujours un mystère. Mais je crois que oui, parce qu'elle tirait la tronche. On a posé ma gerbe et on est restées longtemps devant la dalle, sans bouger. Une dalle noire avec des lettres dorées, toute neuve, qui venait juste d'être installée.

J'avais du mal à garder les yeux ouverts, à cause des larmes qui coulaient. Mais ça ne m'a pas empêchée de lire. Sur le marbre, il était marqué : « Madeleine Jouvel, 1922-2003 ».

J'ai pas vraiment compris.

— Pourquoi on a écrit ton nom là-dessus, et pas celui de maman ? j'ai demandé à tante Madeleine.

Elle a eu l'air un peu embarrassée.

— J'ai donné ma tombe à Maud, a-t-elle fini par déclarer. Tu comprends, je pensais que j'allais partir la première, alors, par précaution, je l'avais déjà achetée. Autant l'utiliser puisqu'on l'a : ça fait des économies.

— Mais les gens vont croire que c'est toi, la morte !

— Et alors ? On s'en fiche de ce que croient les gens. L'important, c'est ce qu'on croit, nous !

Elle s'est tue pendant un petit moment, puis elle a ajouté :

— Tu sais, là où elle est, elle s'en fiche bien, ta mère, de comment on l'appelle !

Je claquais des dents, alors tante Madeleine m'a proposé d'aller boire un chocolat chaud, dans un troquet. J'ai accepté, et on partait lorsque Tu-Ahn est arrivé.

Il marchait comme un zombi, sans regarder autour de lui. C'est pour ça qu'il ne nous a pas remarquées. Et aussi parce qu'on était cachées par des buissons.

— Qu'est-ce qu'il fout ici, ce con-là ? a ronchonné tante Madeleine.

Elle m'a tirée dans une petite chapelle ouverte, et elle m'a fait « chut », en mettant un doigt sur

la bouche. Moi, je me demandais pourquoi on se planquait, mais je n'ai pas osé désobéir.

La petite chapelle était très jolie bien que tout soit cassé à l'intérieur. Le vitrail, surtout, me plaisait. Un doré et bleu, qui représentait une sainte vierge en robe longue. Mais le verre était pété, et la sainte vierge n'avait plus de visage. Juste un voile posé sur du vide.

Tante Madeleine m'a forcée à me coller au mur, et on est restées dans l'ombre, à observer Tu-Ahn de loin.

Il s'est agenouillé sur la tombe, et il a commencé à parler. On comprenait ce qu'il disait, parce que sa voix résonnait dans le silence. Ça m'a drôlement sciée, ses paroles ! Et Madeleine encore plus !

C'était à maman qu'il s'adressait.

— Pardon, Maud. Pardon, pardon. Tout est de ma faute. Je t'ai sacrifiée à mon ambition. J'ai volé ta vie, pour en faire don à une autre. Cette expérience m'exaltait, et je désirais Madeleine (*Mmadelen*). J'ai eu Madeleine (*Mmadelen*). Et toi, je t'ai perdue.

Il avait l'air terriblement malheureux. Il s'est laissé tomber à plat ventre sur le marbre et il a continué son monologue, avec des sanglots qui l'interrompaient de temps en temps :

— Je voulais vous posséder, Madeleine (*Mmadelen*) et toi, son alter ego. De vous deux, je voulais faire une seule femme, une femme parfaite, la mienne. Une femme ayant ta jeunesse et la personnalité de Madeleine (*Mmadelen*), sa passion pour moi et ton adorable fraîcheur... Je t'ai tout pris, Maud, et je le lui ai donné... Mais c'était toi que j'aimais. C'était toi !

— Ça par exemple ! a sifflé tante Madeleine. Quel salaud !

Je l'ai tirée par la manche, et je lui ai chuchoté à l'oreille : « Maman aussi, elle l'aimait ! » Puis j'ai fredonné : « *Je t'aime à mourir, je t'aime à mourir, je t'aime à mourir.* » Elle a failli m'en retourner une, mais elle s'est retenue à cause du bruit, et a juste dit :

— La ferme !

— Je t'aime, Maud, je t'aime ! criait Tu-Ahn, en embrassant la dalle comme un fou. C'est à toi que je veux m'unir pour l'éternité. C'est ton corps que je veux étreindre à jamais. Dans la nuit du tombeau, nous serons l'un à l'autre. La mort va célébrer nos noces, et c'est entremêlées que nos chairs se putréfieront !

— Mais... il est dingue ! a rugi tante Madeleine.

Elle a jailli de notre cachette et s'est mise à courir vers lui. Je me suis dit qu'on allait avoir droit à une sacrée scène, vu la tête qu'elle faisait. Une vraie furie ! Alors je suis restée dans mon coin sans bouger. Quand les adultes se disputent, mieux vaut que les enfants ne soient pas dans leurs pattes : comme on est plus petits qu'eux, c'est nous qui prenons tout.

— Tu-Ahn ! Tu-Ahn ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il ne s'est même pas retourné. C'était comme si elle n'existait pas, comme si elle était juste un peu de vent. J'aurais été elle, ça m'aurait vexée.

Elle lui a atterri dans le dos, et ils ont roulé sur la tombe. Se battre dans un cimetière, moi, je n'ai pas trouvé ça convenable. Je suis sûre que c'est interdit.

Comme Tu-Ahn est plus fort que tante Madeleine – contre une femme, un homme gagne toujours ! –, il a fini par la repousser et il s'est mis debout. Mais elle continuait à s'agripper à lui. Elle tirait sur ses habits en poussant des espèces de gémissements pointus. Elle répétait : « Pourquoi, Tu-Ahn, pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » C'était insupportable. Une fois, j'ai eu un disque qui faisait la même chose. J'avais griffonné dessus avec mon compas, et ça donnait : *Meunier, tu dors, ton mou...*

Meunier, tu dors, ton mou... Meunier, tu dors, ton mou... Maman l'avait fichu à la poubelle.

Je me demande si, pour les tantes rayées, il y a des poubelles de prévues...

Tu-Ahn l'a attrapée par les épaules. Il l'a bien regardée dans les yeux et il a lui dit : « Adieu » d'un ton sec.

— Mais pourquoi, mon chéri, pourquoi ? a-t-elle gémi.

— Parce que je te hais, sale goule !

Tante Madeleine, on aurait dit qu'il l'avait poignardée. Elle s'est pliée en deux en se tenant le ventre. Elle était encore plus pâle que la neige. J'ai cru qu'elle avait un malaise.

— Mais moi, je t'aime ! a-t-elle dit d'une toute petite voix.

Il a haussé les épaules comme un qui n'en a rien à foutre, puis il a sorti un revolver de sa poche. Du coup, tante Madeleine s'est immobilisée, et elle a demandé tout bas :

— Tu veux me tuer ?

Il n'a pas répondu, il a seulement appuyé le canon sur sa tempe à lui. Elle a ouvert des yeux deux fois plus grands que d'habitude, et elle a soufflé : « Non ! »

Trop tard : Tu-Ahn avait déjà tiré. Au moment de la déflagration, il a crié : « Maud » si fort que ça a couvert le bruit du coup de feu. On aurait dit que le revolver, au lieu de faire « pan », avait produit le nom de ma mère. Et que le nom de ma mère avait tué Tu-Ahn.

Y a eu une sorte d'éclair. La moitié du visage de Tu-Ahn a explosé, en répandant une gerbe de sang. Ça a éclaboussé le manteau de Madeleine, et la neige, et la tombe de maman. Tu-Ahn a tournoyé comme un grand oiseau blanc et rouge, puis il est tombé, la face vers le sol.

Alors tante Madeleine s'est mise à hurler.

J'ai bouché mes oreilles, comme pour Titus l'autre matin. Je suppliais tante Madeleine d'arrêter. Mais elle ne m'a pas écoutée : elle a continué jusqu'à ce que ses poumons soient vides. Après, elle a encore crié, mais en silence.

Je me suis mise à pleurer en appelant maman. C'est ce qui l'a fait taire.

Elle avait gardé ses yeux immenses, des yeux de folle avec une ombre autour. Une traînée rouge avait giclé sur son visage, jusque dans ses cils. Elle l'a essuyée avec le dos de sa main, et ça s'est étalé partout.

— Viens ! m'a-t-elle dit.

On est sorties en courant du cimetière.

Juste à côté, il y avait un café. On est entrées dedans. Tous les gens la regardaient drôlement, à cause de sa figure et de ses habits pleins de sang. En bégayant, elle a expliqué ce qui s'était passé : qu'un homme s'était fait sauter la cervelle sur la tombe d'une vieille femme, juste à côté d'elle, dans le cimetière.

Moi, ça ne m'a pas plu, ce mensonge. J'ai ouvert la bouche pour protester. Je voulais dire qu'en vrai, il ne s'agissait pas d'une vieille femme, mais de ma mère qui avait juste trente-cinq ans. Et aussi que Tu-Ahn était mort par amour pour elle, malgré qu'elle soit devenue grosse. Mais tante Madeleine m'a lancé un tel regard que je me suis tue.

Dans le troquet, il n'y avait plus aucun bruit. Les gens étaient sidérés. Le patron a voulu appeler les flics, mais sa femme l'en a empêché.

— Ne te mêle pas de ça, ce ne sont pas nos affaires !

Les clients trouvaient qu'elle avait raison.

— Les keufs, moins on les voit, mieux on se porte ! a dit l'un d'eux. Allez, pour nous remettre,

je paie une tournée générale !

Ça a achevé de convaincre le patron. Il a conseillé à tante Madeleine d'aller se laver aux toilettes et de retourner son manteau en mettant la doublure à l'extérieur, par discrétion. Elle a trouvé que c'était une bonne idée. Quand elle est revenue, elle était de nouveau propre. Elle s'était même recoiffée. Les clients, je crois que ça les a soulagés.

Le patron lui a demandé si elle voulait boire quelque chose. Elle a commandé un chocolat pour moi et un cognac pour elle. Elle a tout bu d'une traite et, pendant que je soufflais sur ma tasse (le chocolat était trop chaud), elle m'a dit, en me regardant droit dans les yeux :

— Maintenant, on est seules au monde, toi et moi, ma bichette. Dorénavant, tu m'appelleras maman.

Tante Madeleine s'est installée à la maison, et elle a décidé qu'on ferait semblant de rien. J'irais normalement à l'école, elle toucherait la pension alimentaire, elle utiliserait l'auto de maman et elle porterait ses habits.

Moi, ça ne me plaisait pas trop, comme idée. J'aurais préféré aller chez papa, et que tante Madeleine rentre à Paris.

— Si Maud était encore là, elle souhaiterait qu'on reste ensemble pour que tu sois le moins perturbée possible, m'a-t-elle expliqué. Parce que, de deux choses l'une : ou tu habites avec ton père (s'il veut bien de toi ; rien n'est moins sûr), mais je te préviens, sa secrétaire est une méchante femme, elle bat les enfants comme dans *Cendrillon*. Ou tu vas à l'orphelinat, et c'est encore pire. Tu as suivi *Princesse Sarah* à la télé, non ? Tu vois comment on traite les pauvres orphelines ?

Elle a poussé un gros soupir avant d'ajouter tout doucement :

— Si tout le monde croit que je suis ta mère, tu ne cours aucun risque. Mais c'est toi qui choisis, je ne veux pas te forcer...

Ma décision était déjà prise : je ne voulais pas être Cendrillon. Ni Princesse Sarah.

— Très bien, a dit tante Madeleine, à partir de maintenant, tu es ma fille et il n'y a rien de changé dans ta vie. Si je me teignais en brune ?

J'ai failli la griffer !

N'empêche, la robe noire, celle qui mincit tant, eh bien, elle n'a jamais pu rentrer dedans. Et les p'tit chevaux, elle n'est pas arrivée à les mettre non plus : elle n'avait pas les oreilles percées.

Deux jours après, je suis retournée en classe avec un mot d'excuse : « Miquette s'est absentée pour cause d'angine. » La maîtresse a demandé si ma mère viendrait à la réunion de parents d'élèves, et j'ai promis de l'avertir. On a eu du poisson à la cantine, et, comme je n'aime pas ça, j'ai donné ma part à ma voisine de table. À la récré, Ludo m'a filé un coup de pompe. J'ai eu six fautes à ma dictée.

Malgré la décision de tante Madeleine, il y a quand même eu un changement dans notre vie, mais ça, on n'y était pour rien. Le facteur que Titus n'aimait pas est parti, et un autre l'a remplacé. Un plus jeune qu'on ne connaissait pas, et qui faisait sa tournée à moto. Celui-là, Titus ne l'a jamais mordu. Il se contentait de courir dans ses roues. Une fois, ils ont même fait la course, et c'est la moto qui a gagné.

*

Quelques jours ont passé. Malgré mes efforts, je ne m'habituais pas à ma maman de rechange. Je ne parvenais pas à l'appeler autrement que « tante Madeleine », et, quand elle m'embrassait, sa bouche me brûlait. Alors je me sauvais dès qu'elle s'approchait de moi.

Pareil pour Titus : il n'était pas d'accord qu'elle lui fasse des câlins. Heureusement qu'on s'avait l'un l'autre, mon chien et moi, sinon on aurait été bien malheureux !

Quand je n'étais pas à l'école, on passait presque tout notre temps dans ma chambre, lui et moi, pendant que tante Madeleine restait toute seule en bas, avec la télé et le piano muet (elle ne savait pas jouer, heureusement !). Elle avait mis le portrait de Tu-Ahn sur la cheminée, pour se tenir compagnie,

et une bougie brûlait devant. Quand la bougie était fondue, tante Madeleine en allumait une autre. Tu parles d'un gaspillage ! Je suis sûre que maman n'aurait pas apprécié !

J'avais piqué le bocal de vinaigre dans la cuisine, pour avoir des mouches à portée de main. Tante Madeleine s'en fichait : elle ne préparait jamais de salades. Elle préférait les surgelés tout prêts. Du coup, mes araignées se gointraient trois fois plus. Fallait les voir engraisser, les coquines ! Un vrai bonheur !

Parce que, faut que je vous dise : je continuais mon élevage.

Juste après l'enterrement, j'avais failli tout envoyer promener. Je ne voyais plus l'intérêt de garder des araignées. Puisque maman avait disparu, ma recette magique ne servait plus à rien. J'ai donc ouvert la boîte en grand pour rendre leur liberté à mes petites pensionnaires, et puis j'ai réfléchi, et j'ai refermé la boîte avant qu'elles soient sorties.

Un truc m'était venu à l'esprit. J'ai bondi sur mon *Almanach des sorcières* et j'ai bien relu la recette. Ils ne donnaient pas de limite d'âge, pour la grand-mère à rajeunir. Et ils ne précisait pas qu'elle devait *obligatoirement* être vivante. Alors bon, je me suis mise à raisonner, et j'ai eu comme un grand coup dans la poitrine. Je suis sûre que Pasteur, quand il a trouvé le vaccin contre la rage, a ressenti la même chose !

Voilà ce que je venais de réaliser : puisque c'est la vieillesse qui tue les vieux, si on les rajeunit, forcément on les ressuscite. Logique, non ?

Il suffisait donc (mon cerveau fonctionnait tellement vite que j'avais du mal à le suivre) que j'enduisse le cadavre de maman de purée d'araignées pour qu'elle fasse marche arrière et se remette à vivre. C.Q.F.D., comme dit la maîtresse.

Déjà en ce temps-là, je me posais cette question (je me la pose toujours) : à quoi ça ressemble, de la purée d'araignées ? Le corps, tout mou avec une sorte de crème dedans, doit bien s'aplatir, mais les pattes ? Quand j'écraserai Berthe et Marilyn Monroe, est-ce que leurs pattes resteront dans la fourchette ?

Beuh ! Franchement dégueulasse !

Enfin, dégueulasse ou pas, on s'en foutait, après tout. L'essentiel, c'était que maman revienne. Et jeune, de préférence. Voilà ce que je me suis dit, le jour du raisonnement. À coups de vingt ans à la fois, je devais pouvoir grosso modo la ravoir comme avant.

J'ai fait le calcul : j'avais cinq araignées. Il m'en fallait trois par potion, il m'en manquait donc une pour faire quarante ans. Et la rajouter maintenant, pas la peine : elle ne serait pas mûre en même temps que les autres. Tant pis, faudrait se contenter de rajeunir maman de trente ans seulement.

Quel âge pouvait-elle bien avoir, quand elle était morte ? Comptons qu'à chaque séance d'acupuncture, elle vieillissait de cinq ans. Dix séances, ça l'amenait autour des quatre-vingts. Moins trente égale cinquante. Pas génial mais tant pis : elle n'aurait qu'à refaire un second traitement plus tard.

Nouveau calcul. Il y avait presque deux mois que j'avais débuté mon élevage. Encore quatre à tirer. Si je commençais immédiatement une deuxième fournée, ça ne ferait pas trop de décalage. Maman n'aurait cinquante ans que pendant deux mois, après elle en aurait trente. Elle gagnerait même du rab sur son âge réel.

Je suis immédiatement redescendue à la cave, et j'ai capturé trois araignées de plus : Riri, Fifi et Louloute. Celles-là, je les ai laissées dans le bocal en verre, parce que je n'avais plus de boîte à chaussures, et je pouvais pas les mettre avec les autres. Si je confondais les anciennes avec les

nouvelles, je risquais de faire tout rater. Les recettes magiques, si on ne les respecte pas à la lettre, elles ne marchent pas.

En regardant Pattes-Velues, Berthe et Marilyn Monroe, je repense à Riri, Fifi et Louloute. Qu'est-ce qu'elles étaient mignonnes, ces trois-là ! Je suis sûre que Gogol les aurait adorées, s'il les avait connues. Surtout Louloute, la plus petite des trois. Une vraie batteuse de records : elle tissait sa toile plus vite que son ombre !

Je me demande ce que les flics en ont fait, après mon départ. Les araignées, est-ce que ça se met à la fourrière ?

À partir de cinq mois et demi d'élevage, j'ai commencé à compter les jours. J'étais vachement impatiente de revoir maman, et son retour ne dépendait que de moi. Je n'avais pas intérêt à me planter !

Fastoche de trouver l'huile d'olive, l'ail et la ciboulette : y en avait dans le placard de la cuisine. J'ai profité de ce que tante Madeleine regardait le film de Canal + pour les chourer, et j'ai tout planqué dans mon armoire, derrière la pile de petites culottes, avec le bocal de vinaigre.

Sur mon calendrier, j'avais marqué la date de la pleine lune. Coup de bol, ça correspondait aux six mois pile. Il ne manquait plus que l'aiguille d'or.

Ça, l'aiguille d'or, c'était le big problème. Où peut-on bien dégoter ce genre d'ustensile ?

J'ai fouillé la boîte de couture ; elle était pleine d'aiguilles, mais en inox. Ensuite, j'ai essayé de démonter la pendule du salon. C'est là que tante Madeleine m'a surprise.

J'étais debout sur une chaise, et si absorbée que je l'ai pas entendue venir. Je la croyais en train de préparer à manger.

— Qu'est-ce que tu fais, Miquette ?

Je ne vous dis pas comment j'ai sursauté ! Encore un peu et je me cassais la figure.

Évidemment, j'ai menti :

— Je remets l'horloge à l'heure.

— Ne tombe pas, surtout !

Elle allait repartir, mais je l'ai retenue. Tant qu'à faire, puisqu'elle était là, autant que ça serve.

— Tante Madeleine...

Elle a pris son air agacé :

— Quand cesseras-tu de m'appeler « tante Madeleine » ?

— ... elles sont en quoi, ces aiguilles-là ?

— En cuivre, pourquoi ?

— Oh rien, juste pour savoir...

Après, j'ai cherché dans la pharmacie. Je n'ai trouvé qu'une seringue hors d'usage. Puis dans la caisse à outil. Mais à part un marteau et des clous rouillés...

Il y avait vraiment de quoi désespérer !

L'idée m'est tombée dessus pouf, comme ça, sans crier gare. C'était un samedi matin tôt. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit parce que, dehors, la lune s'arrondissait. Il ne lui manquait plus qu'un tout petit bout pour être pleine. Ça urgeait donc, de trouver tous les ingrédients. Et cette histoire d'aiguille me tarabustait...

Soudain, j'ai eu une superinspiration.

— Bon sang mais c'est bien sûr !

Où trouve-t-on de l'or, en général, à part dans les rivières d'Amérique ? Hein ? Hein ?

Dans les coffrets à bijoux, pardi !

Et qui possédait un coffret à bijoux bien rempli ? Hein ? Hein ?

Tante Madeleine !

Les vieilles dames, même quand elles paraissent trente-cinq ans, ont *toujours* des broches en or. Et avec quoi ça tient, les broches, hein ? Hein ?

Des aiguilles !

Je me suis dressée dans mon lit. Titus, réveillé en sursaut, m'a regardée d'un air idiot, la tête penchée sur le côté. Puis il a bâillé. Il avait encore envie de pioncer. Moi pas : mon cerveau marchait à cent à l'heure.

Tante Madeleine se lève toujours tôt, et traîne longtemps sous sa douche. J'ai donc dressé l'oreille.

Il a fallu que j'attende une bonne heure avant qu'elle ouvre sa porte. Elle a traversé le couloir, puis elle est entrée dans la salle de bains et elle a fermé le verrou. Ensuite, l'eau s'est mise à couler.

C'était le moment ou jamais.

Sur la pointe des pieds, je suis sortie de ma chambre et je me suis glissée vers la sienne. Titus a hésité à se recoucher, mais finalement il est venu avec moi.

Le lit de tante Madeleine n'était pas fait. Dans les draps chiffonnés, ça sentait son parfum. Enfin, le parfum de maman, celui à la vanille. Ça nous a pris à la gorge, Titus et moi. On s'est regardés. On pensait la même chose : il y avait écrit « maman » dans nos yeux.

Maman qui pourrissait là-bas, dans le cimetière, sous la terre glacée. Maman qu'il fallait à tout prix que je ressuscite.

Le coffret à bijoux n'avait pas changé de place. Il se trouvait toujours sur la troisième planche de l'étagère. Je l'ai pris et je l'ai ouvert. Il était plein à craquer. Normal : il contenait les affaires de deux personnes.

J'ai sorti les petits chevaux. Ils dormaient pour toujours, à moins que je n'en hérite quand je serais grande, et que je me fasse percer les lobes. Ou alors... Ou alors que mon plan réussisse. QUE J'ARRIVE À RESSUSCITER MA MÈRE !

Je les ai balancés au bout de mes doigts ; ils se sont mis à galoper. C'était si beau que j'ai reniflé un grand coup.

Bon, on n'était pas là pour s'attendrir. Où Madeleine avait-elle bien pu fourrer ses broches ?

J'ai ouvert tous les écrins les uns après les autres, et je les ai vidés sur le lit. Pour un sacré bordel, c'était un sacré bordel ! Des chaînes, des médaillons, des bagues, des colliers. Un bracelet rempli de breloques. Des épingles à cheveux (coup au cœur) en plastique (merde). Des boucles d'oreilles. Un joli pendentif en forme de jeune fille. Une montre garnie de diamants. Des anneaux. Des perles.

Mais pas la moindre broche. Tante Madeleine n'était pas une vieille dame comme les autres.

J'en aurais chialé.

J'étais là, toute déçue devant mon tas de bijoux inutiles, quand soudain, au fond du coffret, j'ai vu briller quelque chose. Ça m'a foutu un coup.

J'ai plongé dessus.

Les miracles, ça arrive. Je vous jure que ça arrive. Ce que je venais trouver, devinez ce que c'était ?

Une aiguille en or, d'au moins dix centimètres de long.

J'étais si contente que j'ai cru que je rêvais. Eh bien non, l'aiguille était réelle, et même drôlement pointue. L'idéal pour transpercer les araignées.

— Miquette ? Que fais-tu ici ?

J'ai cru que mon cœur s'arrêtait de battre. Comme pour l'horloge, en mille fois pire. Tante Madeleine était revenue sans crier gare.

J'étais si occupée que je l'avais pas entendue arriver. Et maintenant, elle était là, derrière moi, dans son grand peignoir blanc, à me demander ce que je fichais dans ses armoires. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir inventer ?

— Je cherche... heu...

Elle ne m'écoutait pas. Elle venait d'apercevoir l'aiguille d'or dans ma main. Son visage a changé. Il est devenu si dur qu'on aurait dit du verre.

— Veux-tu bien laisser ça tranquille !

Laisser ça tranquille... Elle en avait de bonnes, elle ! Si elle croyait que je m'étais donné tout ce mal pour rien !

J'ai foncé droit devant moi, avec mon trésor. Comme elle était sur le passage, je l'ai bousculée. Puis j'ai cavalcé dans le couloir. Elle s'est mise à courir après moi, et Titus a suivi en aboyant.

— Laisse ça ! criait tante Madeleine, complètement hystérique. C'est ce que j'ai de plus précieux au monde !

Elle m'a attrapée par le bras au moment où j'atteignais ma chambre. Sa main m'a fait l'effet d'une serre de vautour, quand ils attrapent les agneaux pour les manger. J'ai vu ça dans un livre, même qu'ils les emportent au sommet des montagnes. D'y penser, ça m'a donné le vertige. Alors je me suis retournée, et j'ai piqué le vautour avec mon aiguille.

— Aïe ! a gueulé, tante Madeleine.

Elle m'a lâchée. J'en ai profité pour bondir dans la pièce et m'enfermer à clé. Titus est resté avec elle sur palier. Il aboyait toujours comme un malade.

Il a horreur de l'agitation, Titus. Dans le temps, maman et moi, on faisait parfois semblant de se battre pour rigoler. Vous auriez vu le chien ! Il ne riait pas, lui, au contraire. Ça le mettait dans un tel état de stress qu'on était obligées d'arrêter : il nous aurait mordues. Faut jamais faire flipper les animaux, si on veut éviter les accidents !

Tante Madeleine a commencé à tambouriner à la porte :

— Ouvre-moi, Miquette ! Ouvre-moi ou je casse tout !

Et Titus :

— Wouh ! Wouh ! Wouh !

Moi, je ne répondais pas. J'avais mon aiguille, je me fichais du reste. J'allais pouvoir ressusciter maman, c'était la seule chose qui comptait.

— Rends-moi l'aiguille de Tu-Ahn, criait tante Madeleine. L'aiguille de MON Tu-Ahn ! Tu n'as pas le droit d'y toucher !

— Wouh ! Wouh ! Wouh !

Elle a essayé de m'attendrir.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras, ma chérie, mais rends-moi mon aiguille. Tu-Ahn l'a oubliée sur moi, après une séance. C'est le seul souvenir qui me reste de lui.

— Il l'a mise dans le corps de maman aussi ?

— Oui.

— Alors, je la garde.

Pendant un bon moment, il ne s'est plus rien passé, sauf des sanglots. Tante Madeleine avait dû

se laisser tomber par terre, sur la moquette, parce que ça me parvenait par en dessous de la porte. Le chien aussi gémissait tant qu'il pouvait : il voulait venir près de moi et me le disait dans son langage. Mais pas question que je lui ouvre !

Je regardais l'aiguille fixement. Je l'imaginai piquée dans ma mère. Sur le bras ou la cuisse. Il l'avait dit, Tu-Ahn, il l'avait dit, je l'avais entendu, quand il lui parlait dans le cimetière : « Je t'ai volé ta jeunesse pour la donner à une autre ! »

Et avec quoi, l'avait-il volée ?

Avec ses aiguilles, bien sûr ! Je sais pas comment, mais avec ses aiguilles !

Pour la donner à qui ?

À UNE SALE VIEILLE !

Jamais j'avais autant détesté tante Madeleine.

— Je te la rendrai jamais !

Il y a eu un cri sauvage et une secousse sur la porte. Un coup d'une violence inouïe. Tante Madeleine venait de se jeter dessus, de tout son poids. J'ai entendu le bois craquer.

Ça, ça n'a pas plu à Titus, qui a recommencé à aboyer de plus belle.

Tante Madeleine et mon chien, on aurait dit qu'ils faisaient un concours, à celui qui gueulerait le plus fort. Elle a poussé un autre cri, encore pire que le premier : entre le rugissement du lion et le ricanement de la hyène. Une deuxième secousse a ébranlé la porte, et j'ai cru qu'elle allait voler en éclats.

— Wouh ! Wouh ! Wouh ! Wouh !

— Je t'aurai ! Je t'aurai ! a beuglé tante Madeleine. Je t'exterminerai, petite punaise ! Je t'étranglerai de mes propres mains !

La peur que j'ai eue ! Jamais aucun adulte ne m'avait parlé comme ça. Même la secrétaire de papa, j'étais sûre qu'elle n'aurait pas osé, bien qu'elle batte les enfants !

Bang, une troisième secousse. La porte s'est fendue.

— Au secours ! j'ai crié.

Les aboiements de Titus étaient devenus assourdissants. Il faisait un chambard de tous les diables. Lui qui n'aimait pas l'agitation, il était servi !

— Au secours ! Titus, au secours !

— Wouh ! Wouh ! Wouh !

À la quatrième secousse, un morceau de la porte a pété, juste au milieu. Un gros éclat par lequel on voyait de l'autre côté. Et que voyait-on ? QUE VOYAIT-ON ?

Une crampe de trouille m'a tordu le ventre et c'est descendu jusqu'au bout de mes orteils, qui se sont mis à picoter dans mes chaussons. Un œil exorbité, furieux, me regardait par le trou. L'œil de tante Madeleine...

Ni une ni deux, j'ai fourré l'aiguille dedans.

C'est rentré tout seul. Du sang a giclé. Tante Madeleine a poussé un hurlement atroce, et j'ai eu plein de taches rouges sur ma chemise de nuit.

Alors, j'ai perdu les pédales, et j'ai ordonné de toutes mes forces :

— Tue-la, Titus ! Tue-la !

Il est obéissant, mon chien. En plus, la dispute l'avait foutu en rogne : il supporte pas qu'on me menace. Normal, c'est un chien de garde. Dévorer tante Madeleine, je crois qu'il ne demandait pas mieux.

Il a bondi sur elle.

Elle était encore debout et titubait en tenant son œil. Sous le choc, elle s'est effondrée.

Elle n'arrêtait pas de brailler. Titus pareil. Mais lui, ce n'étaient plus des aboiements qu'il poussait, ni des gémissements, ni des grognements. C'étaient des bruits immondes, comme je n'en avais encore jamais entendu. Des bruits de bête féroce. De tigre, ou de loup, ou même d'ours grizzly.

Tante Madeleine se débattait comme une perdue. Ses bras et ses jambes s'agitaient dans tous les sens. Elle essayait de repousser le chien, mais n'y arrivait pas. Titus, c'est un costaud.

Il a décidé de lui bouffer la figure, et a croqué le nez, au milieu. Puis il l'a arraché. Une vraie boucherie ! Ses babines dégoulaient de sang, de bave, et d'un tas de machins dégueulasses, des sortes de lambeaux de chair. Il fourrageait dedans avec sa truffe, avec ses griffes, arrachait des bouts, les mâchait. C'était horrible à voir.

Bientôt, tante Madeleine n'a plus eu de figure. Juste du steak tartare et des trous. Mais elle criait toujours. Enfin, elle gargouillait, plutôt, en faisant des bulles rouges.

Alors, Titus l'a prise à la gorge, et il s'est mis à la secouer.

Elle s'est tue.

C'est grâce à ça que j'ai pu entendre la moto.

Le moteur s'est arrêté et la sonnette d'en bas a retenti. Titus a levé son museau plein de sang, et il a poussé un grand hurlement, comme le matin de la mort de maman.

Un moment a passé. Je me demandais ce que je devais faire.

En bas, le facteur s'énervait. Il a crié :

— Madame Jouvel ! Un recommandé !

Alors, je me suis décidée. J'ai ouvert la porte de ma chambre (maintenant que tante Madeleine était en bouillie, il n'y avait plus de danger), j'ai enjambé le cadavre, et je suis descendue. Titus m'a suivie.

Le facteur appelait toujours :

— Madame Jouvel ! Madame Jouvel !

J'ai ouvert.

En nous voyant, Titus et moi, il a fait une drôle de tête. Ses yeux sont devenus tout ronds, sa bouche aussi. Et il a pâli d'un seul coup.

Faut dire, on devait pas avoir l'air nets, moi dans ma chemise de nuit pleine de taches, et le chien avec sa truffe toute sale !

— Miquette, a bafouillé le facteur, qu'est-ce que... Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est ta maman ?

Je pouvais rien dire, je tremblais trop. C'est Titus qui a répondu à ma place. Il a fait sa tête de loup et il a encore hurlé. Du coup, le facteur a pu se rendre compte à quel point ses dents étaient rouges, avec encore plein de bouffe entre.

— Nom de Dieu !

Le facteur s'est rué dans la maison. Comme Titus grognait, je l'ai fait taire. Il n'avait aucune raison de s'en prendre aux gens sympas. Je l'aimais bien, moi, le facteur. Il ressemblait à Renaud, et tous les jours, en apportant le courrier, il me filait une tablette de chewing-gum au menthol.

On s'est poussés, Titus et moi, pour le laisser passer.

Il s'est mis à courir partout en criant : « Madame Jouvel ! Madame Jouvel ! » Après avoir

regardé dans le salon et dans la cuisine, il est monté quatre à quatre à l'étage. Nous, on est restés en bas. Mais on l'a entendu gueuler quand il a trouvé tante Madeleine.

Il est redescendu comme un fou. Jamais je n'avais vu un homme dans un état pareil. Sa figure était verte. Il m'a attrapée par la main et m'a tirée dans le salon, en claquant la porte au nez de Titus. Puis il nous a barricadés.

— Où est le téléphone ? a-t-il bredouillé.

Je lui ai montré. Il a tout de suite appelé les flics.

Dix minutes plus tard, le fourgon était là.

— Est-ce que ton chien avait déjà mordu ta mère, avant ? me demande parfois Quiquequoi.

Mordu ma mère ! ? Et quoi encore ? Pourquoi pas mordu moi, tant qu'il y est ?

Quiquequoi n'y connaît vraiment rien aux animaux !

Je ne vous dis pas le branle-bas de combat quand les keufs ont déboulé ! Une vraie révolution ! Dix, au moins, ils étaient, avec un car blindé. À croire qu'ils s'apprêtaient à arrêter une tribu de malfaiteurs !

Quand je pense que c'est après mon pauvre Titus qu'ils en avaient, ces branquignols !

J'ai couru vers la porte du salon, et je l'ai ouverte. Cette fois, le facteur m'a laissé faire. Tous ces types qui envahissaient la maison, ça avait l'air de le rassurer. Moi pas. Au contraire.

Rlan ! Rlan ! faisaient leurs bottes sur les dalles du couloir.

Au début, Titus a aboyé, mais ça n'a pas duré longtemps. Il a tout de suite compris que ce n'était pas la peine de frimer, avec ces gens-là : de toute façon, il n'aurait jamais le dessus. Alors, il s'est tassé contre le mur du fond, à côté de la porte de la cave. Menu menu, il s'est ratatiné. Roulé en boule à l'abri de ses pattes arrière, et les oreilles couchées. Du coup, il avait l'air tout petit, tout misérable. Plus du tout le look tigre ou loup sauvage, mais plutôt rat. Rat terrorisé.

Il a froncé son museau si fort qu'on lui a vu les dents jusqu'à la racine, et il a grogné doucement. Des grognements tellement désespérés qu'ils m'ont donné la chair de poule.

Qu'est-ce qu'ils allaient lui faire, à mon chien, ces tas de brutes ? Fallait à tout prix que je le défende.

J'ai couru vers lui en criant : « Titus ! », mais dix bras, vingt bras m'ont retenue. Moi aussi, j'étais prisonnière des « représentants de l'ordre » !

— Laissez-moi, j'ai protesté, et laissez mon chien, c'est pas sa faute ! Il m'a juste défendue !

Personne ne m'a écoutée. Les flics, avec leurs casques et leurs fusils pointés, avançaient comme des machines vers le fond du couloir. « Rlan, rlan » faisaient leurs bottes, en martelant le carrelage.

Je me suis agrippée à la manche de celui qui était le plus près de moi, et j'ai tiré. Mais il m'a repoussée et j'ai volé par terre. Alors j'ai essayé de ramper vers mon chien, entre les bottes.

Les yeux de Titus, on dirait de grosses billes noires. D'habitude, ces billes-là sont pleines d'amour. Tellement, tellement que, quand on les regarde, ça vous fait chaud partout. Mais là, elles débordaient de peur. Une peur affreuse. Ses yeux criaient : « Au secours ».

Je n'ai jamais vu des yeux hurler aussi fort. Malheureusement, je ne pouvais rien pour lui. Alors, à plat ventre au milieu des jambes, je lui ai répondu que je l'aimais.

Un policier l'a attrapé par le collier, et Titus ne s'est même pas défendu. À croire qu'il était paralysé par la trouille. Fastoche, dans ces conditions, de lui passer une muselière ! Il me fixait toujours, sans arrêter de grogner. Enfin, quand je dis grogner... C'était devenu une sorte de vagissement, comme un bébé qui pleure.

« Au secours, au secours ! », criaient ses yeux, de plus en plus fort.

Les flics s'y sont mis à cinq pour l'emmener dans le fourgon. Pourtant, une seule personne aurait suffi. Une petite fille. Moi. Si on m'avait laissée, je l'aurais emporté et on se serait enfuis à l'autre bout du monde...

Mon chien, ils l'ont mis dans une cage. Jusqu'au bout, il a tourné la tête vers moi. « Au secours

! Au secours ! », hurlaient ses yeux. J'ai cru que ma tête allait éclater.

Puis les flics ont claqué la portière, et il a fait tout noir. On avait éteint les yeux de Titus. J'ai plongé dans un trou obscur.

— Attention, l'enfant tombe dans les pommes ! a dit quelqu'un.

J'ai senti qu'on me transportait, et je me suis demandé si on allait, moi aussi, me mettre en cage. J'ai eu comme une bouffée d'espoir, des fois que ce serait avec mon chien. Mais on m'a juste allongée sur la banquette d'une voiture.

— Où vous m'emmenez ? j'ai demandé.

— À l'hôpital.

Dans mon cerveau, le mécanisme s'est mis à tourner à toute vitesse. J'ai pensé à mon élevage, à la pleine lune, à maman qui m'attendait au cimetière, à l'aiguille que j'avais enfin trouvée...

— J'veux pas partir !

— Administrez-lui un calmant, a ordonné une voix rauque.

Fallait faire quelque chose, sinon c'était la catastrophe. Alors, j'ai eu un coup de génie :

— Ma poupée...

Ça a été ma dernière parole. J'ai gémi : « Ma poupée » puis j'ai fermé ma bouche et je ne l'ai plus rouverte. Sauf pour manger, évidemment, mais ça, ça ne compte pas.

Donc, j'ai gémi : « Ma poupée. » À croire que j'avais prononcé une formule magique. Il y a eu un grand silence, et tous les flics ont sorti leur mouchoir.

— C'est inhumain de séparer une petite fille de sa poupée, a dit la voix rauque.

Tout le monde était d'accord, et un flic, en reniflant, m'a permis d'aller la chercher.

— Il n'y a plus de danger puisque le monstre est sous les verrous, a-t-il claironné à la cantonade.

Je ne me le suis pas fait répéter. J'ai foncé vers la maison et, une seconde plus tard, j'étais dans l'escalier. C'est là que j'ai croisé deux types qui descendaient. Ils portaient une civière avec un sac plastique dans lequel une forme était allongée. Tante Madeleine ! J'ai trouvé que ça lui allait bien, un sac-poubelle, comme cercueil.

Les brancardiers étaient tout pâles, et l'un d'eux avait des traces de vomi sur le menton. « Pauvre gosse ! », ont-ils dit en passant à côté de moi.

L'étage était plein de gens, et un mec prenait des photos. On avait dessiné la silhouette du cadavre à la craie sur la moquette, et par terre traînaient encore des bouts de bidoche, de la tripe, du jus, comme sur l'étal du boucher qui n'aime pas les Arabes. Fallait que j'enjambe ça pour gagner ma chambre.

Le contact du sang sur mes pieds nus m'a fait grincer des dents.

Ici aussi, ils se sont tus quand ils m'ont vue. D'en bas, la voix rauque a lancé : « Laissez passer l'enfant, elle va chercher sa poupée », et il y a eu un sanglot, quelque part.

Je suis entrée dans ma chambre et j'ai fermé la porte à clé. Je savais que mon temps était compté. Je savais aussi, sans qu'on me l'ait dit, que cette pièce-là, je ne la reverrais plus jamais. Ni mon lit, ni mes jouets, ni ma couette, ni mes livres. Ni, surtout, mon élevage. J'étais si triste qu'à côté de ça, mourir me semblait de la rigolade.

J'ai tout bien regardé une dernière fois, pour me rappeler chaque détail. Là où on m'emmenait, ces souvenirs-là, j'en aurais bien besoin : fallait que je meuble l'intérieur de ma tête, si je voulais pouvoir m'y réfugier !

Je n'ai même pas pu dire au revoir à mes araignées. J'étais à quatre pattes sur le tapis, et j'allais poser un bisou sur le bocal de Riri, Fifi et Louloute, quand la voix rauque m'a appelée. Quelqu'un a essayé d'entrer, et j'ai bien senti que ce n'était pas la peine de résister. Comme Titus. Pour ces gens-là, capturer un chien, enfoncer une porte ou embarquer une petite fille, c'est la routine de tous les jours !

J'ai attrapé Barbie (dont je n'avais rien à cirer), et j'ai vu l'aiguille d'or, encore toute pleine de sang, posée juste à côté. C'était ça, en vrai, que j'étais venue chercher. Mais comment l'emporter sans que « les autres » le remarquent ?

Pouf ! Une idée !

Bravo, mon cerveau ! Celui-là, on peut dire qu'il assurait dans n'importe quelle circonstance !

J'étais si énervée que je tremblais comme une folle, mais j'ai quand même réussi à retirer la tête de ma Barbie. Heureusement que tante Madeleine était radine : elle avait choisi une Barbie de mauvaise qualité qui se démontait facilement. Ensuite, j'ai glissé l'aiguille dans le trou, en la faisant passer dans la jambe. Au moment de reboucher, j'ai eu une deuxième idée : la formule magique ! Elle était si compliquée que je n'arrivais pas à la retenir. Fallait que je l'emporte aussi si je voulais ressusciter maman un jour !

J'ai bondi sur mon *Almanach des sorcières*, j'ai déchiré la page et j'en ai fait un petit rouleau que j'ai fourré aussi dans ma poupée. Puis j'ai remis la tête en place, et je suis sortie de la chambre en serrant Barbie sur mon cœur.

Il n'y a pas eu un bruit, il n'y a pas eu un mot quand j'ai marché vers l'escalier. Seulement un grand silence. Je ne savais pas que les flics, ça pleurait, quelquefois.

— Ta chambre ? Tu te souviens de ta chambre ? me demande parfois Quiquequoi.

Moi, je ne réponds pas, je rentre dans moi-même, là où, justement, je l'ai reconstituée. Je m'imaginais que je suis sous la couette, avec Titus. On joue à se lécher le museau. C'est interdit mais on s'en fout. De toute façon, personne ne peut nous voir. Et d'ailleurs, il n'y a pas de microbes dans les rêves.

— Tu aimerais retourner un jour dans ta chambre ? me demande Quiquequoi.

Moi, je ferme ma porte à clé. Et cette porte-là, personne ne peut l'enfoncer, à moins de me couper la tête.

Pour un chien mort, Titus a la truffe drôlement chaude. À force de l'embrasser, je suis tout essoufflée ! Dommage que ce ne soit pas en vrai.

Où il est, en vrai, mon Titus ?

Au fond d'un trou, je ne sais pas où. Il pourrit, comme maman. Et lui, je peux même pas le ressusciter : j'ai pas la recette pour faire revenir les chiens euthanasiés.

Des fois, je me raconte des histoires, avant de m'endormir. Enfin, UNE histoire, toujours la même, et je la perfectionne au fur et à mesure. C'est comme s'il y avait un écran dans ma tête, avec un film projeté dessus.

L'héroïne est très jeune. C'est une petite fille appelée Miquette, avec des boucles brunes comme sa mère (mais toutes courtes), plutôt petite pour ses onze ans, maigrichonne et muette. Mais attention, cette Miquette-là, ce n'est pas moi. Moi, je suis juste la spectatrice, assise sur son fauteuil dans la grande salle obscure. Et je ne quitte pas l'écran des yeux.

Voilà, le film commence. (Dommage que je n'aie pas un chocolat glacé !)

Il est presque minuit. Miquette a mal au ventre. Son visage apparaît en gros plan, et là, on se rend compte qu'elle transpire. Pourtant, c'est l'automne. Il ne fait pas très chaud. Par la fenêtre dont les rideaux ne sont pas tirés, on aperçoit la lune. Elle est toute ronde, immense. Un gros œil ouvert dans la nuit.

Miquette fixe sa montre. La trotteuse tourne clopin-clopant. Le compte à rebours est commencé. Encore dix secondes, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, une... Top !

Dans son aquarium, Patte-Velue roupille. Elle s'est envoyé trois mouches au dîner, elle a poussé un bon rot d'araignée, et là elle digère. Tant mieux : quand on dort, on ne se rend compte de rien. On ne se voit pas mourir. C'est à ça que servent les anesthésistes.

Miquette entre la main dans la pelote noirâtre qui sert de lit à Pattes-Velues, et dégage bien la petite bête. Elle la caresse une dernière fois. Est-ce que ça bat fort, un petit cœur d'araignée qu'on caresse ? Miquette préfère ne pas se poser la question. Elle lève très haut son aiguille d'or, prend son élan, s'arrête de respirer... et plic ! Elle transperce l'insecte de part en part. C'est allé si vite que Berthe et Marilyn ne se sont aperçues de rien.

Tant mieux, ça leur évitera des angoisses inutiles.

Une deuxième puis une troisième fois, la criminelle lève son arme. Plic et plic, une brochette d'araignées. Finalement, ce n'est pas si dur que ça, un triple assassinat.

Quand on les tue, les araignées se referment comme de petits poings noirs. On ne voit pas leurs yeux. Heureusement : le regard d'une bête morte, c'est dur à soutenir. Surtout pour l'assassin(e).

De sa table de chevet, Miquette sort son attirail : une assiette, une fourchette, de l'ail, de la ciboulette, de l'huile d'olive. Elle a fauché tout ça à la cantine, avec l'aide de Gogol. (Pauvre Gogol, s'il savait à quoi ça va servir ! Jamais il ne le pardonnerait à Miquette, et on l'entendrait braire dans toute l'institution !) Miquette place les trois araignées dans l'assiette, ajoute les ingrédients, et vas-y que je t'écrase, et vas-y que je te touille. Comme prévu, les pattes restent dans la fourchette. Pas facile de les intégrer à la pâte ! Mais en rajoutant beaucoup d'huile, et en montant le tout comme une mayonnaise...

Ça y est, la pommade est prête. Un peu grumeleuse mais bien compacte. Il n'y a plus une minute à perdre. Miquette la fout dans une boîte de pastilles à l'anis, enfle son anorak sur sa chemise de nuit, son écharpe de laine, embarque sa Barbie, et se glisse hors de la chambre.

La voilà dans l'escalier. Tout doucement, sur la pointe des pieds, elle descend. Sans allumer la

lumière, évidemment ! Pour ne pas faire craquer les marches, elle se colle contre le mur, là où le bois rentre dans la maçonnerie : c'est l'endroit le plus solide. Une trouille affreuse lui comprime la gorge : mademoiselle Solange loge au rez-de-chaussée, et elle a le sommeil léger.

Si mademoiselle Solange se réveillait... Rien que d'y penser, ses jambes flageolent et elle manque de se casser la figure.

Allons allons, du cran. Ce n'est pas le moment de flancher.

Le couloir... Plus que quelques mètres et Miquette atteindra la porte d'entrée. C'est fou, le chambard que fait son cœur. On dirait un tambour dans une chambre vide. Pourvu que mademoiselle Solange ne l'entende pas.

Les dalles sont glacées. Dans sa précipitation, Miquette a oublié de mettre ses pantoufles. Tant pis, il est trop tard pour remonter.

Un cri, soudain, venant d'en haut. Quelqu'un doit faire un cauchemar. Gogol, peut-être, ou quelqu'un d'autre. C'est courant, ici : l'institution est pleine de mauvais rêves. Tous ceux qui y vivent ont peur, quand ils dorment. Quand ils ne dorment pas aussi, d'ailleurs.

Un pas devant l'autre, un pas devant l'autre. L'avantage d'être pieds nus, c'est que ça ne fait pas de bruit.

La porte est munie d'un énorme verrou. Doucement, Miquette le tire. Le verrou, bien huilé, glisse tout seul. La porte s'ouvre. Miquette s'engouffre dans la nuit.

La voilà qui court, maintenant. Des rafales de vent font tourbillonner les feuilles mortes, on dirait des confettis. Miquette ferme le zip de son anorak pour mieux affronter la bourrasque, et rabat sa capuche sur sa tête. Dans sa main, elle tient sa petite boîte, serrée serrée. Et Barbie ? Barbie est plaquée contre sa poitrine, et chaque battement de cœur la fait frémir.

Un nuage cache la lune, tout devient noir. Miquette s'arrête, désorientée. Elle écarquille les yeux, mais ne voit que de l'ombre autour d'elle. Où aller ? À droite, à gauche, devant, derrière ? Immobile au milieu du jardin, avec le vent qui s'engouffre dans sa chemise de nuit et son capuchon pointu, elle a l'air d'un petit fantôme. Mais ça, elle ne s'en rend pas compte. Moi seule le sais, parce que je regarde le film.

Un long moment passe, puis le nuage s'en va et la lune réapparaît. Miquette se remet en mouvement.

Vite, vite ! Au bout de l'allée, la grille, fermée à cette heure. La guérite du gardien est vide : il pionce dans sa maison avec sa femme, un peu plus loin. Miquette se glisse dans la guérite. C'est un drôle d'endroit, avec juste un siège, un écran télé, et un cadran plein de boutons qui commande toutes les manœuvres. Comment ça marche, ce truc-là ? Ah, il y a quelque chose d'écrit devant chaque bouton, mais il fait trop sombre pour lire.

Lune, s'il te plaît, un peu plus de lumière !

Par la petite fenêtre, un rayon jaune se glisse en douce. Merci, Lune ! *Alarme, barrière, ouverture automatique...* Ah ! *serrure*. Miquette appuie sur le bouton. Un léger cliquetis électrique, et la grille se décoinç.

En trois bonds, Miquette est dehors. Ouf.

Devant elle, la campagne sans murs autour. C'est beau, la liberté. C'est immense. Des prés et des bosquets à l'infini, et rien qui vous empêche d'y courir.

À propos de courir, Miquette se souvient bien de la route du cimetière. Elle a tout inscrit dans sa mémoire, l'autre fois, avec Quiquequoi. Évidemment, à pied, ça va moins vite qu'en voiture. Il

faudra plusieurs heures de marche. Mais Miquette s'en fout : elle a toute la nuit devant elle. Quand on s'apercevra de sa disparition, tout sera terminé depuis longtemps et il y aura à nouveau maman pour la défendre. Pas la peine de flipper.

Tap tap font ses petits pieds nus sur l'asphalte.

Heureusement, les Barbie, c'est léger comme tout. Et la purée d'araignées encore plus : on a l'impression que la boîte est vide.

Tap tap, tap tap. Le paysage défile. Bientôt, l'institution disparaît à l'horizon.

De nouveau, les nuages s'amoncellent devant la lune. Mais, cette fois, Miquette s'en fiche. Elle s'est habituée à l'obscurité, et d'ailleurs, pour marcher le long d'une route toute droite, pas besoin d'y voir clair.

Dans ses jambes, sa chemise de nuit claque comme un drapeau. Son écharpe aussi, mais plus haut, autour de son cou. Elle ne ralentit pas, même quand le vent souque comme un malade. Les petits fantômes ne craignent pas les intempéries.

Tiens, un village. Pas un bruit, pas une fenêtre allumée. Tous les habitants sont peut-être morts. Des deux côtés de la rue, des murs d'ombre, de gigantesques façades sans regards. Si hautes, si hautes, ces façades. Penchées sur Miquette tels de grands visages aveugles.

Fffrrrrttt... Miquette sursaute, surprise par le frôlement. Une sueur glacée recouvre sa peau. Et son cœur, son cœur ? Il cogne, un vrai tocsin. Sûr, il va réveiller tous les morts du village !

Deux points d'or brillent dans l'obscurité. Deux points d'or *vivants*. Terriblement, épouvantablement vivants. « Miaou », fait l'indicible présence. Mais Miquette ne l'entend plus : elle galope, comme si le diable était à ses trousses.

La route, de nouveau. Des champs, des forêts. La lune a repris sa place au milieu du ciel. Une ferme s'y découpe, et la silhouette d'une machine agricole. Brrr, on dirait un insecte géant.

Un autre village. Et la route.

Enfin, dans le lointain, apparaît le cimetière. La plante des pieds de Miquette est en sang.

Ce sont des croix, maintenant, qui hérissent l'horizon. Des monuments funéraires, des statues. Des anges aux ailes déployées, gardant la porte des mausolées. À bout de force, Miquette pénètre dans l'enceinte du lieu sacré.

La tombe de maman se trouve sur la gauche, à côté du saule pleureur. Miquette s'y rendrait les yeux fermés.

Un rayon de lune éclaire la dalle noire où luit l'inscription mensongère : « Madeleine Jouvel, 1922-2003 ». Miquette crache sur le nom détesté.

Bon, allons-y. Heu... Comment pénètre-t-on là-dedans ?

Comment ouvre-t-on la tombe, pour déterrer maman ?

Comment ?

COMMENT ?

Miquette n'avait pas prévu ce détail : la tombe est hermétique. Elle retient maman prisonnière. Les morts sont scellés dans leur trou pour éviter qu'ils sortent embêter les vivants.

L'enfant s'acharne sur la dalle, tente de la soulever, tire, pousse, ahane de toute son âme. Se casse les ongles en vain : le marbre ne bouge même pas.

Maman, maman..., pense-t-elle, tout essoufflée par les efforts. *Être si près de toi et ne pas pouvoir t'atteindre... Maman, maman...*

À l'est, le ciel blanchit imperceptiblement. Dans les arbres, des corbeaux croassent. Couchée

sur une tombe, une petite fille sanglote. Le mot *end* apparaît en gros plan.

J'ai horreur quand la salle se rallume et que je suis en larmes. Qu'est-ce qu'on a l'air con, avec les yeux rouges et le nez qui coule ! Heureusement, à cette séance-là, il n'y a que moi. Personne ne peut me voir, que moi. Et encore, je n'ai pas de miroir.

N'empêche, ce n'est pas bon, ça, comme fin. Pas bon du tout. Monsieur le metteur en scène, il faut me changer ça !

— OK ! répond le metteur en scène. (Je fais tout, dans ce film : le rôle principal, le scénario, les décors, la mise en scène, etc. Donc, ce dialogue a lieu dans ma tête entre moi et moi.) OK, la prochaine fois, j'embaucherai Gogol !

Bon, reprenons à l'endroit du cri.

Donc, Miquette est au bas de l'escalier, elle a les chocottes : mademoiselle Solange dort à côté et elle est insomniaque. Se faire prendre maintenant, ce serait la catastrophe.

Soudain, une plainte déchire le silence : « I-èèèè ». La plainte vient des étages, et sûr, c'est Gogol qui l'a poussée. Miquette a reconnu sa voix. D'ailleurs, n'est-ce pas lui, là, dans l'ombre, penché sur la rampe à l'étage au-dessus ?

— I-èèè, où-u-a ? (Traduction : « Miqueeeette, où tu vas ? »)

Miquette met un doigt sur la bouche. Ça signifie : « Chut ». Tout le monde peut comprendre, même un mongolien.

Gogol n'est pas un imbécile, malgré son chromosome en trop. Et en plus, il sait être discret, quand il veut. En trois enjambées silencieuses, il rejoint sa copine. Elle lui fait signe de la suivre.

La porte, le verrou, le jardin.

Gogol regarde la nuit et sourit. Le long de son menton, un filet de bave scintille doucement. Sûr, ça lui fait plaisir d'être là.

À deux, tout semble plus facile. Comment Miquette n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Partir seule, quelle sottise ! Quand on a sa main dans celle d'un ami, les pires moments deviennent une fête.

Dans le gazon, le jardinier a abandonné ses outils : une brouette, un râteau et une pelle, pour retourner les parterres. Miquette ne les avait pas remarqués, la première fois. Elle prend la pelle, la donne à Gogol. Il se la met sur l'épaule, comme un vrai travailleur. C'est fou ce qu'il a l'air content.

La guérite, le bouton, la grille.

La campagne.

Gogol a les mains chaudes. Malgré le vent et la pénombre, Miquette se sent bien. Contre elle, Barbie ne tremble plus. Grand frère et petite sœur marchent au clair de lune, ils vont retrouver maman. Cette fois, aucun obstacle ne les arrêtera.

Le village mort, les grands murs noirs. Miquette a un mouvement de recul, mais il est de courte durée. Tout a changé, les façades sont devenues bienveillantes. Gogol les salue gravement :

— On-ou-es-ai-on !

Comme les maisons ne répondent pas à son bonjour, il rigole. L'impolitesse l'amuse toujours.

Oh, un chat.

— I-et, i-et, i-et ! appelle Gogol.

Le minet s'approche en ronronnant. Gogol le caresse. Dans l'atmosphère règne une paix sans nom. Miquette ronronne, comme le chat.

Ce petit village-là est drôlement sympathique. Derrière les fenêtres fermées, les enfants doivent faire de beaux rêves. Il y a des fiancés, sûrement, dans les lits. De la confiture dans les armoires et des fleurs sur les guéridons. Et peut-être même des chiens, sous les édredons des petites filles.

Bye bye, le chat. Miquette et Gogol poursuivent leur chemin.

— E-a ! fait Gogol en désignant un grand champ labouré. (Traduction : « Regarde ! »)

Une machine agricole se détache en ombre chinoise sur la lune. Elle a vraiment une drôle

d'allure : une mante religieuse en prière. Ou un diplodocus. Gogol l'imité et se fend la gueule. En machine agricole, il serait plutôt joli. Si Miquette était une charrue, elle en tomberait peut-être amoureuse.

Les voici qui arrivent devant le portail du cimetière. En trois bonds joyeux, Miquette rejoint la tombe de sa mère, Gogol sur les talons. Par signes elle lui explique :

— Là en dessous, maman. Ma maman à moi. Faut creuser, pour sortir ma maman.

Oui, fait la tête de Gogol. Oui, oui.

Il se met au travail.

Gogol est prêt à tout quand il s'agit de faire plaisir. Même une tombe ne lui résiste pas. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le marbre est déplacé et la butte apparaît. Il ne reste plus qu'à enlever la terre.

Gogol enlève la terre. Plus tard, ce mec-là, il devrait faire terrassier. Ou fossoyeur. Franchement, il a la vocation. Quand on est doué à ce point-là, c'est du gâchis de rester glander dans une institution.

Quelques minutes plus tard, le cercueil apparaît. Miquette trépigne d'impatience. Elle ne tient pas en place : ses jambes sont montées sur ressorts. Une vraie grenouille !

Le grand moment approche. Des instants comme ça, ça vaut la peine de vivre rien que pour les connaître !

Comment sera maman à soixante ans ? se demande Miquette. Mieux qu'à sa mort, en tout cas. Un peu fatiguée peut-être ? Légèrement ridée ? Alourdie, les cheveux gris ? Peu importe : maman, c'est maman. L'âge, ce n'est pas tout dans la vie. Il y a aussi l'odeur, la chaleur, la tendresse. D'ailleurs, tout le monde sait que les vieilles mamans sont les plus tendres...

Le cercueil est en bois verni garni d'une croix de cuivre. Miquette fait signe à Gogol de l'ouvrir.

Gogol est un bon bricoleur. Décloueur de couvercle, ce n'est pas mal non plus, comme métier. Le couvercle tombe de côté.

Au même instant, la lune darde un rayon sur la scène. Et les yeux de Miquette s'agrandissent d'épouvante.

Car ce qu'il y a dans le cercueil...

Miquette se mord les poings.

C'est sa maman, ça, ça, ÇA ?

Sous terre, la maman de Miquette a continué à pourrir. Ce qu'il en reste, il n'y a pas de mot pour le désigner.

Une marmelade avec des vers dedans, et qui pue comme cent mille diables. L'odeur est telle que même Gogol recule. Pourtant, lui, il en faut beaucoup pour le dégoûter. Nettoyeur de chiotte, ça lui ferait pas peur comme boulot, plus tard !

Il se bouche le nez et détourne les yeux. Son grand sourire a disparu.

Miquette hésite un long moment. La putréfaction, quand on a onze ans, on n'y pense pas trop. On ne sait même pas à quoi ça ressemble. Et là... eh bien, faut faire avec.

Hop, elle prend son courage à deux mains et saute dans la fosse.

Étaler la purée d'araignées là-dessus, quelle galère ! Miquette se demande comment faire. Sur une surface lisse, bon d'accord, mais dans de la bouillie...

Elle pose sa Barbie par terre, ouvre la boîte de pastilles à l'anis, et regarde, consternée, sa

préparation. Y en a vraiment pas beaucoup. Trop peu, en tout cas, pour enduire un cadavre, surtout complètement ramolli. Dans l'*Almanach des sorcières*, sûr, ils n'ont pas prévu ce cas...

Allons, un petit effort. Miquette se secoue. Même si sa maman ne rajeunit que de dix ans, ce sera suffisant pour la ressusciter. Après, on verra bien. L'essentiel est qu'elle perde cette hideuse apparence et revienne à la vie.

Gogol est sorti du trou. Il regarde de loin, intrigué. Il doit se demander ce que fait sa copine, à prendre de la merde dans une petite boîte et à s'en foutre plein les doigts. Et maintenant ? Gogol grimace : elle tartouille dans le visage de sa maman décomposée...

Miquette a bien du mal à étaler la crème au milieu des asticots, mais finalement, elle y arrive en se raclant les doigts sur le squelette qui dépasse. Elle n'est pas certaine de bien procéder, mais le moyen de faire autrement ?

À présent, la formule magique.

D'une main tremblante d'excitation, Miquette décapite sa Barbie, en sort un rouleau de papier, le défroisse. Puis, solennellement, ouvre la bouche pour lire.

— ...

Sa voix ne sort pas. Elle a oublié que, depuis des mois, elle ne parlait plus.

Son cœur bat à tout rompre. Elle se racle la gorge, tousse, puis essaie à nouveau. Toujours rien.

Elle s'énervé, pousse, essaie désespérément de produire un son, d'articuler quelque chose... Mais rien ne vient, rien. Absolument rien. À force de ne pas vouloir parler, Miquette est devenue totalement, définitivement muette.

Des larmes jaillissent de ses yeux, inondent ses joues. Pour pleurer, ça, elle est championne. Des litres d'eau, elle peut produire, si elle s'y met. Mais il n'est pas question de larmes dans la recette magique. Il n'est question que de paroles. Et la parole, Miquette l'a perdue.

Debout au-dessus d'elle, les bras ballants, la mâchoire pendante, Gogol a tout compris. Et ça le rend terriblement malheureux. Il ne va pas tarder à chialer lui aussi. C'est un tendre, Gogol. Il ne supporte pas que ses amis souffrent.

Un espoir insensé saisit soudain Miquette : Gogol ! Il l'a bien dépannée tout à l'heure, alors pourquoi pas cette fois-ci ? Après tout, il n'est pas muet, lui ! Il a juste une bizarre prononciation, mais l'*Almanach des sorcières* ne précise rien à ce propos. Une formule magique, qu'on la lise avec l'accent parisien, marseillais, slave ou mongolien, ça reste toujours une formule magique !

Elle tend les bras à son copain pour qu'il la tire hors de la fosse. Il s'exécute, l'air soulagé, et cherche à l'entraîner très loin. De toute évidence, il n'a qu'une envie : foutre le camp. Les manigances de Miquette ne lui plaisent pas du tout, il les trouve dégoûtantes, et puis il est fatigué, il a beaucoup travaillé, il veut rentrer, retrouver l'institution, son lit, dormir.

« Non ! fait Miquette avec son doigt. Non, pas encore. » Et elle lui désigne le papier.

Elle montre sa bouche, Gogol, le texte. Sa bouche, Gogol, le texte. Ses yeux débordent d'une immense supplication.

Gogol bave en silence. Il a très bien saisi ce que Miquette attend de lui, il voudrait bien lui rendre service, mais il ne sait pas lire. Ces petits signes noirs ne représentent rien pour lui.

Dans le cercueil, des milliers de vers digèrent maman. Ça produit un drôle de bruit, un bruit de grouillement, très mou, très gras, très répugnant. Un jour, quand ils auront tout bouloité, il ne restera plus d'elle qu'une carcasse blanchâtre, un squelette dépouillé, comme sur les planches d'anatomie.

Devant sa formule inutile, Miquette sanglote. Gogol aussi, par sympathie. Son braillement

informe retentit dans la nuit.

Le mot *end* apparaîût sur ce duo tragique.

Dans l'institution, tout dort sauf moi. Moi, je regarde ma Barbie, la lune, mes araignées. Pattes-Velues ronfle comme une chômeuse. Barbie a un sourire de conne. Berthe et Marilyn sont roulées en boule l'une contre l'autre. Est-ce que ça rêve, la nuit, les insectes ?

— Si tu ne veux pas parler, Miquette, tu ne sortiras jamais d'ici ! dit parfois monsieur Quiquequoi.

Il a raison.

Gudule a publié plus de deux cents romans, pour la jeunesse et pour les adultes, où elle en a tué, des gens ! Des vilains pas beaux, des pères Noël, et beaucoup de petites filles ! « C'est de ma propre enfance que je me débarrasse », dit-elle. Voici enfin réédités et révisés ses formidables récits de terreur, dont deux des best-sellers de l'auteure : *La Baby-Sitter* et *La Petite Fille aux araignées*.

Du même auteur :
(Bibliographie sélective)

Sous le nom d'Anne Duguël :

Mon âme est une porcherie
(Sortilège, collection « Les anges du bizarre »)
La petite fille aux araignées
(Denoël, collection « Présence du fantastique »)
Petite chanson dans la pénombre
(Florent Massot)
Petit théâtre de brouillard
(Flammarion, collection «Imagine»)

Sous le nom de Gudule :

La Ménopause des fées :

1. *La Ménopause des fées* (Bragelonne)
2. *Crimes et Chatouillements* (Bragelonne)
3. *La Nuit des Porcs Vivants* (Bragelonne)

Géronima Hopkins attend le père Noël (Albin Michel)

Nous ne méritons pas les chiens (Hors-commerce)

Pour la jeunesse :

J'irai dormir au fond du puits
(Grasset, collection « Lampe de poche »)
La Bibliothécaire
(Hachette, Livre de poche jeunesse)
J'ai 14 ans et je suis détestable
(Flammarion, collection « Tribal »)
L'école qui n'existait pas
(Nathan, collection « Pleine lune »)
L'amour en chaussettes
(Thierry Magnier)

<http://gudule.over-blog.com/>

© Bragelonne 2008

ISBN : 978-2-8205-0149-3

Bragelonne – Milady
60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C’EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !

GUDULE



LA PETITE FILLE
AUX ARAIGNÉES

